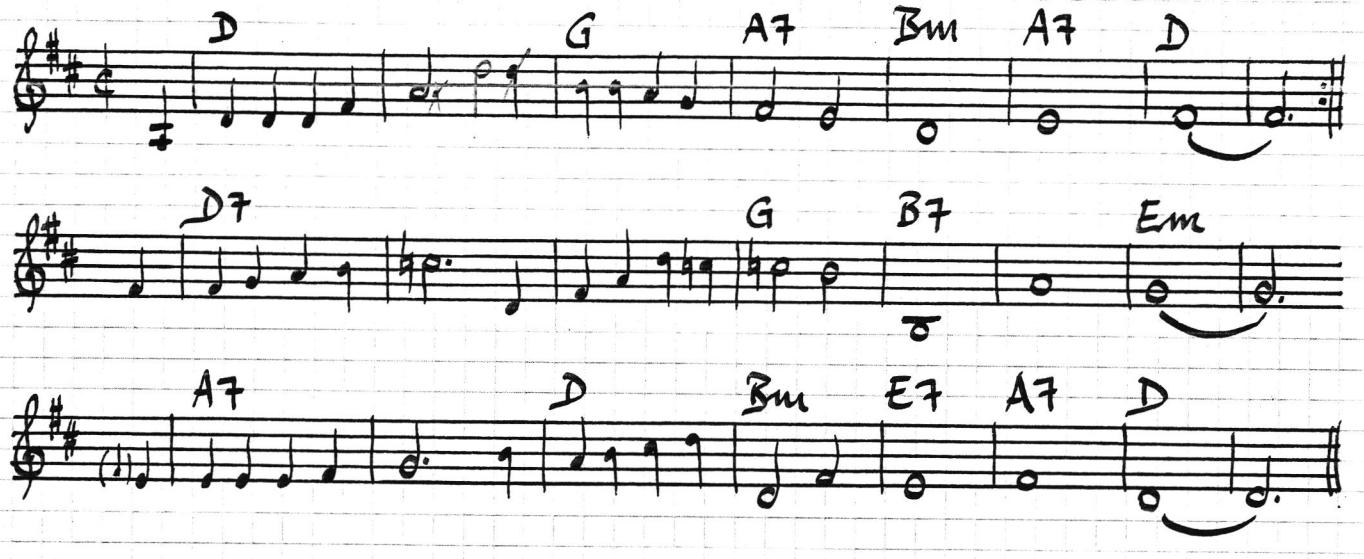
La fleur et le papillon

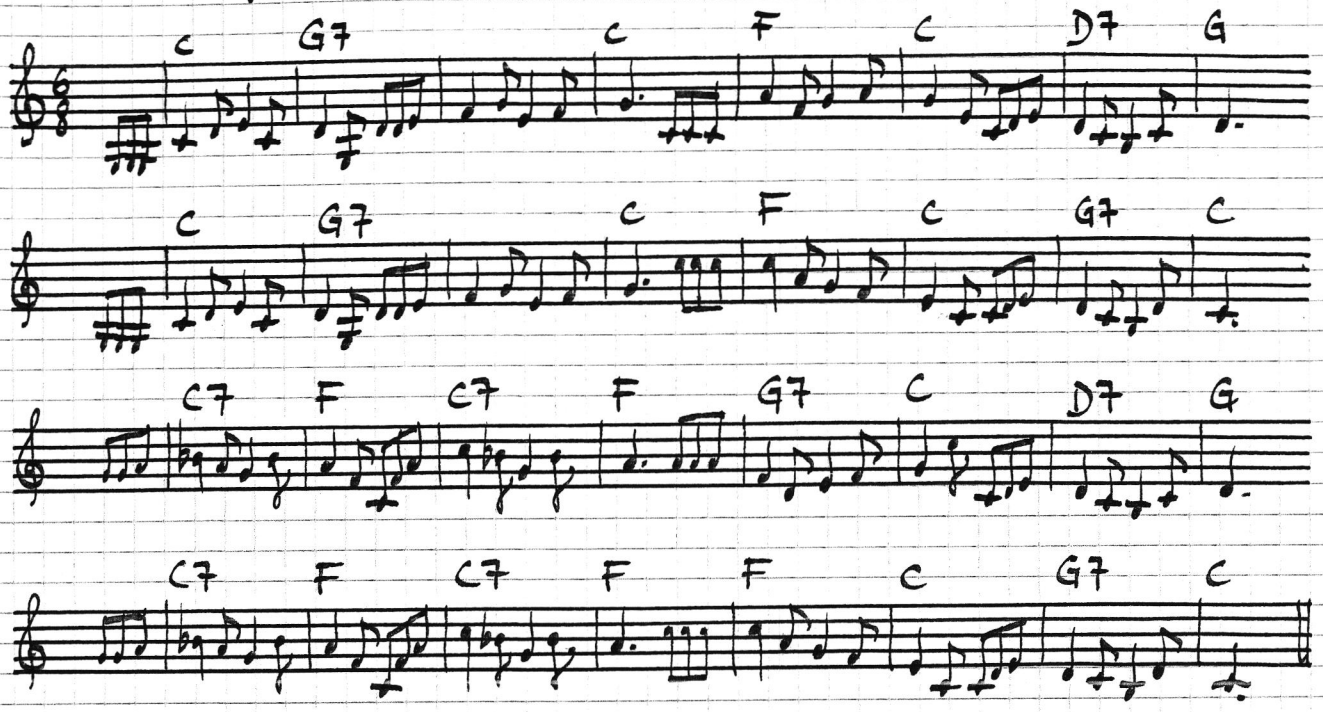
16-17.11.2006

Victor Hugo. Les chants du crépuscule 27

1. La pauvre fleur disait au papillon céleste :
   -Ne fuis pas !
Vois comme nos destins sont différents. Je reste
   Tu t'en vas !
Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes
   Et loin d'eux,
Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
   Fleurs tous deux !

2. Hais hélas ! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne.
   Sort cruel !
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
   Dans le ciel !
Hais non, tu vas trop loin ! - Parmi des fleurs sans nombre
   Vous fuyez,
Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
   A mes pieds !

3. Tu fuis, puis tu reviens, puis tu t'en vas encore / Luire ailleurs.
Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore / Toute en pleurs !
Ah ! pour que notre amour coule des jours fidèles, / O mon roi,
Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes / Comme(à) toi !

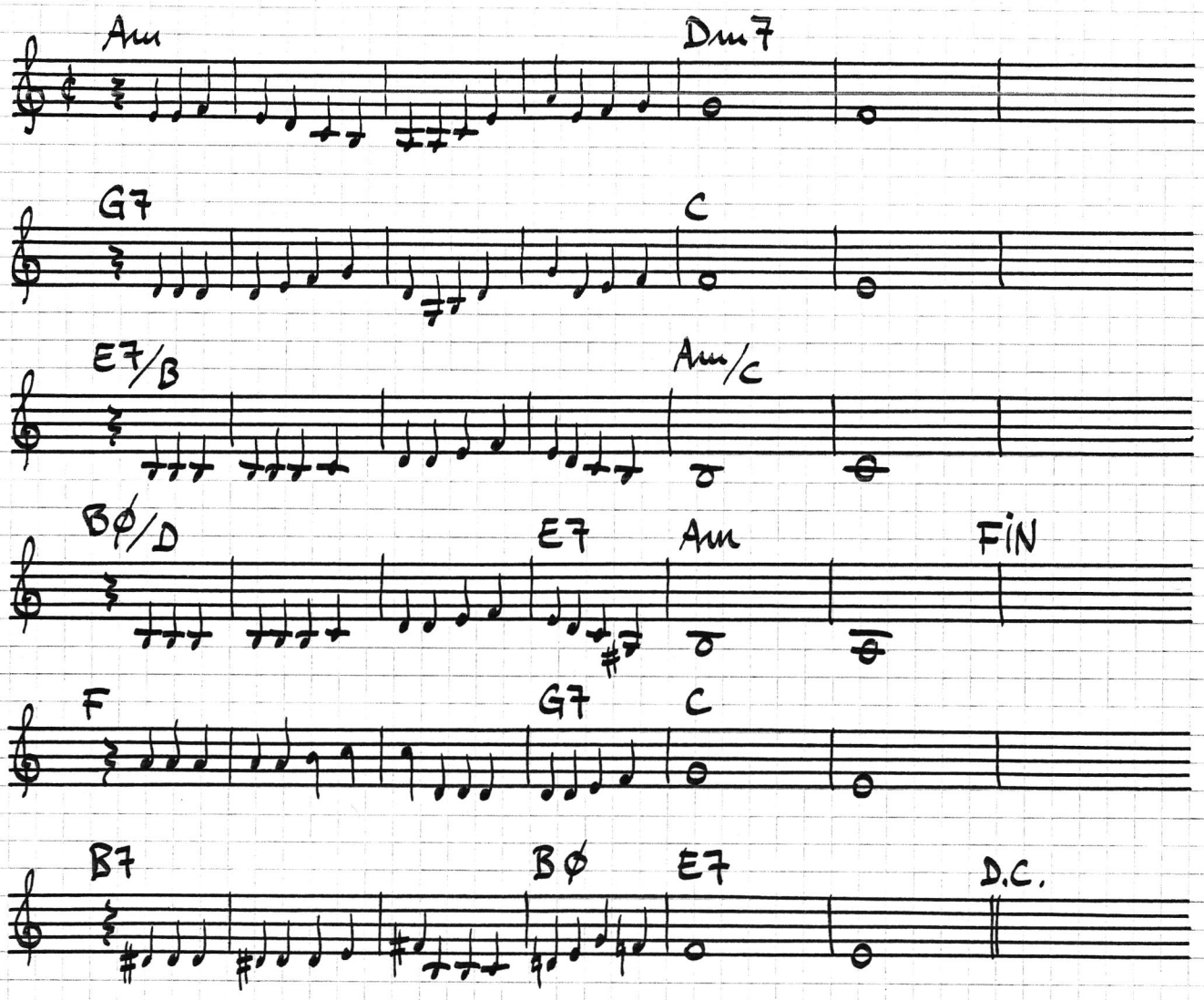
Le trouble-fête

19-20.11.2006

Victor Hugo. L'art d'être grand-père 10.4.

1. Les belles filles sont en fuite
Et ne savent où se cacher.
Brune et blonde, grande et petite,
Elles dansaient près du clocher;
L'une chantait, pour la cadence;
Les garçons aux fraîches couleurs
Accouraient au bruit de la danse,
Jetant à leurs chapeaux des fleurs;
En revenant de la fontaine,
Elles dansaient près du clocher. } bis
J'aime Toinon, disait le chêne;
Moi, Suzon, disait le rocher. }

2. Mais l'homme noir du clocher sombre
Leur a crié: - Laidez! fuyez! -
Et son souffle brusque a dans l'ombre
Éparpillé ces petits pieds.
Toute la danse s'est enfuie,
Les yeux noirs avec les yeux bleus,
Comme s'envole sous la pluie
Une troupe d'oiseaux frileux.
Et cette déroute a fait faire
Les grands arbres tout soucieux, } b.
Car les filles dansant sur terre
Font chanter les nids dans les cieux.

3. - Qu'a donc l'homme noir? disent-elles. -
Plus de chants; car le noir témoin
A fait bien loin enfuir les belles,
Et les chansons encor plus loin.
Qu'a donc l'homme noir? - Je l'ignore,
Répond le moineau, gai bandit;
Elles pleurent comme l'aurore.
Mais un mygosotis leur dit:
- Je vais vous expliquer ces choses.
Vous n'avez point pour lui d'appas;
Les papillons aiment les roses, } b
Les hiboux ne les aiment pas. }

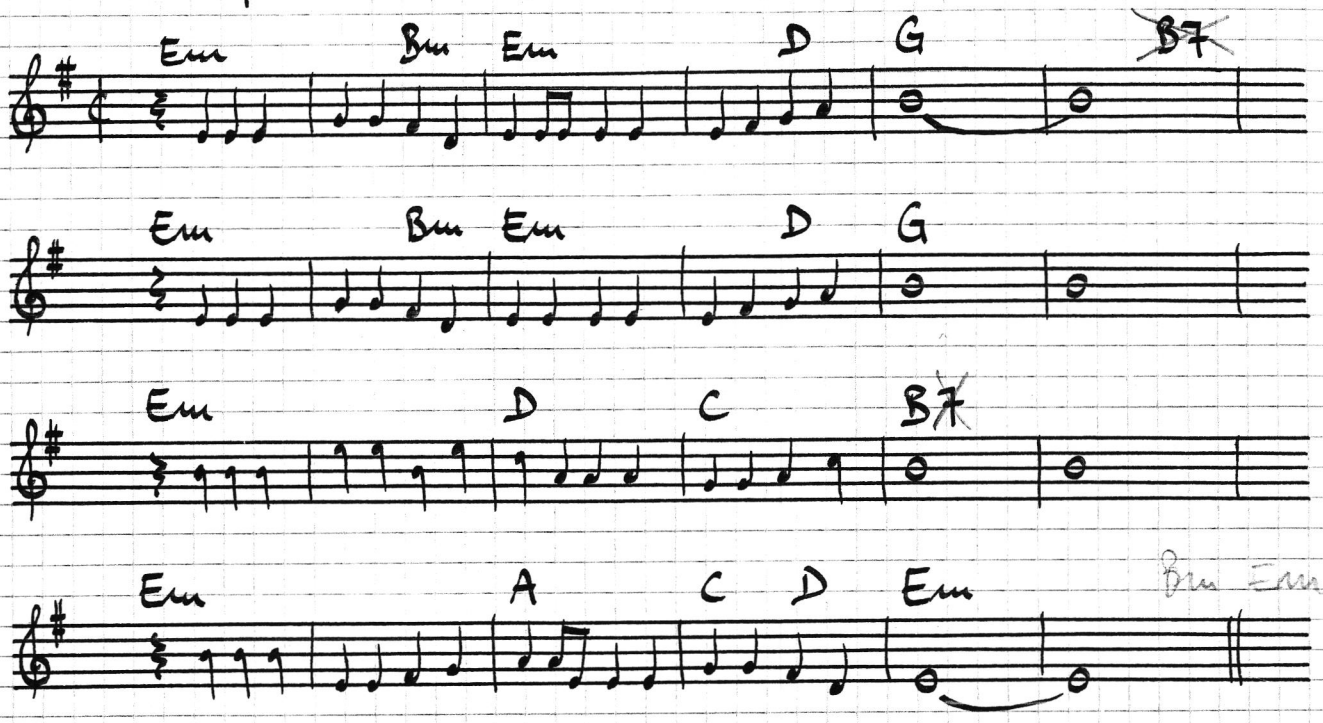
Les yeux 22-23.11.06

Sully Prudhomme. Stances - La vie intérieure

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore;
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore.
Les nuits plus douces que les jours
Ont enchanté des yeux sans nombre;
Les étoiles brillent toujours
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible!
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible;

Et comme les astres pendants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent:
Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

Chanson de pirates 24.11.2006



Victor Hugo. Les Orientales. 8.

1. Nous emmenions en esclavage
Cent chrétiens, pêcheurs de corail;
Nous recrutions pour le sérail
Dans tous les moutiers du rivage.
En mer, les hardis écumeurs!
Nous allions de Fez à Catane...
Dans la galère capitane
Nous étions quatre-vingts rameurs.

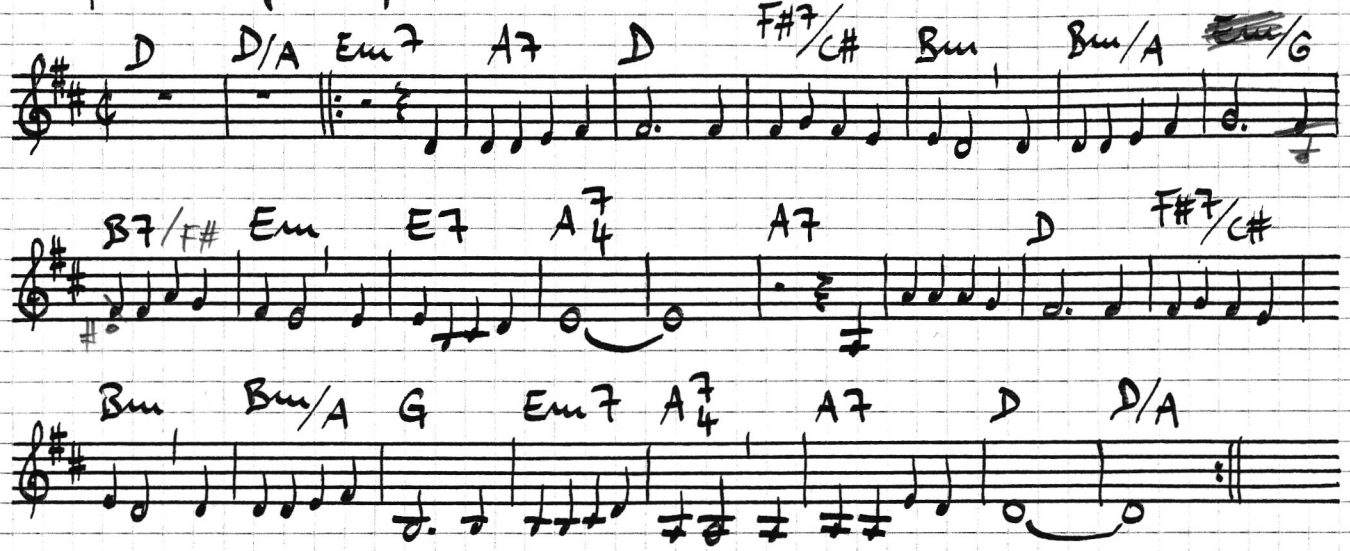
2. On signale un couvent à terre:
Nous jetons l'ancre près du bord;
A nos yeux s'offre tout d'abord
Une fille du monastère.
Près des flots, sourde à leurs rumeurs,
Elle dormait sous un platane...
Dans la galère capitane
Nous étions quatre-vingts rameurs.

3. – La belle fille, il faut vous taire,
Il faut nous suivre ! il fait bon vent.
Ce n'est que changer de couvent :
Le harem vaut le monastère.
Sa Hautesse aime les grimeurs,
Nous vous ferons mahométane…
Dans la galère capitane
Nous étions quatre-vingts rameurs.

4. Elle veut fuir vers sa chapelle.
– Osez-vous bien, fils de Satan ?…
– Nous osons ! dit le capitan.
Elle pleure, supplie, appelle.
Malgré sa plainte et ses clameurs,
On l'emporta dans la tartane.
Dans la galère capitane
Nous étions quatre-vingts rameurs.

5. Plus belle encor dans sa tristesse,
Ses yeux étaient deux talismans.
Elle valait mille tomans ;
On la vendit à sa Hautesse.
Elle eut beau dire : Je me meurs !
De nonne elle devint sultane…
Dans la galère capitane
Nous étions quatre-vingts rameurs.

intro et interlude :

Lorsque l'enfant paraît 25-27.11.06

Victor Hugo. Les feuilles d'automne. 17.

1. La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout-à-coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux!

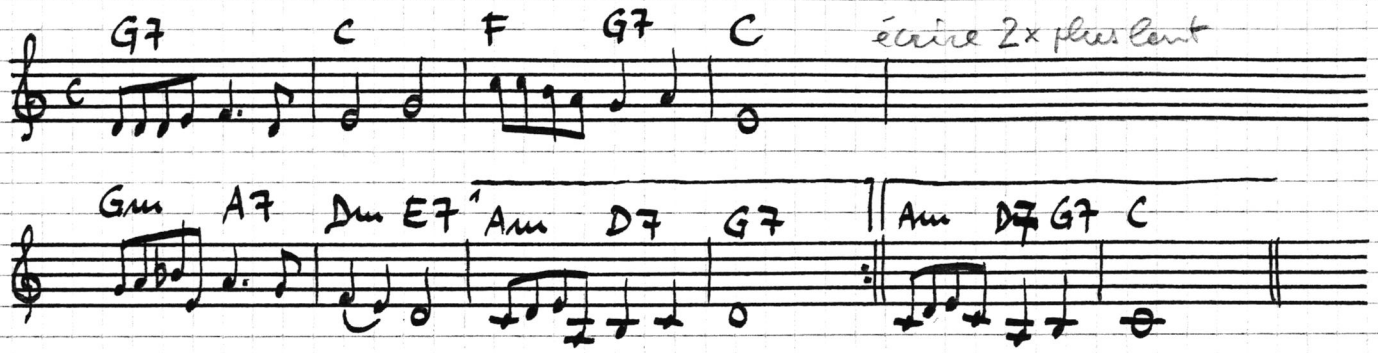
2. Enfants, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés!

3. Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange;
Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! Tel ange
A l'auréole d'or!

4. Il est si beau l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses yeux si apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers!

5. Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Mes frères, mes amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur! l'été sans fleurs vermeilles,
La forêt sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Je ne me mets pas en peine 4-7.12.08



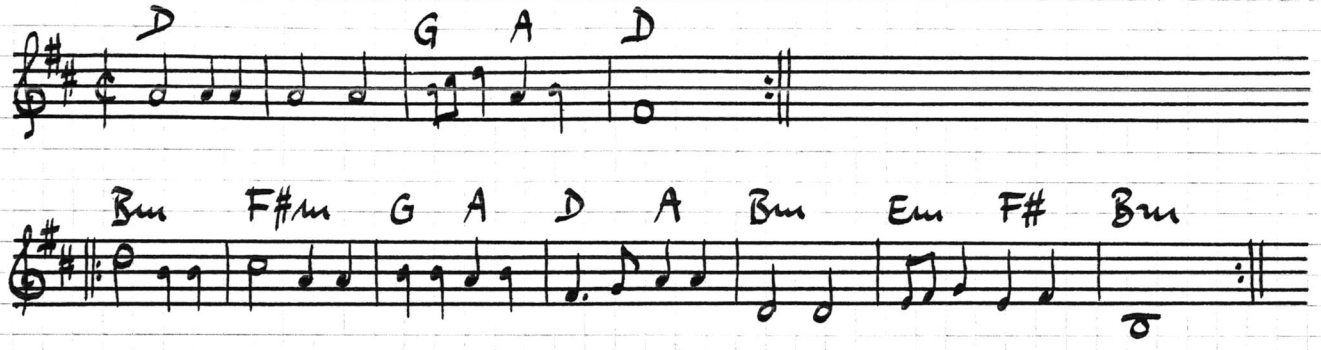
Victor Hugo. Les chansons des rues et des bois 3.1.

1. Je ne me mets pas en peine
Du clocher ni du beffroi;
Je ne sais rien de la reine,
Et je ne sais rien du roi;
J'ignore, je le confesse,
Si le seigneur est hautain,
Si le curé dit la messe
En grec ou bien en latin.

2. Sais-tu, Jeanne, à quoi je rêve?
C'est au mouvement d'oiseau
De ton pied blanc qui se lève
Quand tu passes le ruisseau.
Et sais-tu ce qui me gêne?
C'est qu'à travers l'horizon,
Jeanne, une invisible chaîne
Me tire vers ta maison.

3. Et sais-tu ce qui m'ennuie?
C'est l'air charmant et vainqueur,
Jeanne, dont tu fais la pluie
Et le beau temps dans mon cœur.
Et sais-tu ce qui m'occupe,
Jeanne? c'est que j'aime mieux
La moindre fleur de ta jupe
Que tous les astres des cieux.

Cassandre 9-12.12.06



(Orchésographie)

1. Belle Cassandre,
Quand tu chantes pour moi,
Je crois entendre
Tous les dieux en émoi
Du ciel descendre
Pour écouter ta voix,
Belle Cassandre,
Quand tu chantes pour moi.

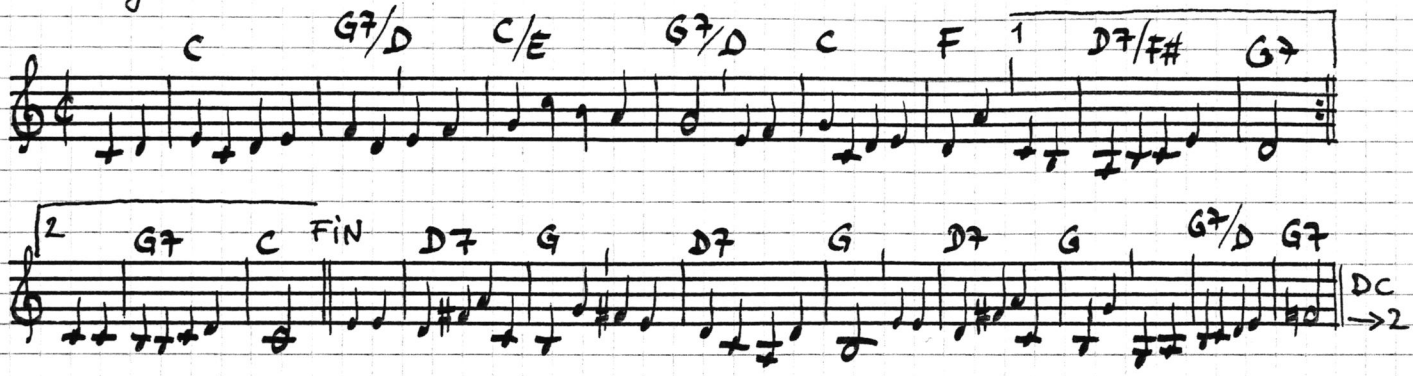
2. Et les sirènes,
Et les femmes-poissons
Sont bien en peine
D'imiter tes façons.
Tu les enchaînes
Au gré de ta chanson,
Et les sirènes,
Et les femmes-poissons.

3. Toi qui enchantes
Mon terrestre séjour,
Lorsque tu chantes,
Je me perds en amour.
O douce amante,
Sois mienne pour toujours!
Toi qui enchantes
Mon terrestre séjour.

4. Quand la discorde
Gronderait entre nous,
Puissent mes cordes
Adoucir ton courroux
Si tu m'accordes
Un chant à tes genoux,
Quand la discorde
Gronderait entre nous.

5. Quand viendra l'heure
De quitter ce bas-lieu,
Si je demeure
Et si tu vas à Dieu,
Que ton cœur pleure
Pour qu'Il m'appelle aux cieux,
Quand viendra l'heure
De quitter ce bas-lieu.

Le doigt d'Eve

13-14.12.06

Victor Hugo. Les chansons des rues et des bois 6.1.

1. Dieu prit sa plus molle argile
Et son plus pur kaolin,
Et fit un bijou fragile,
Mystérieux et câlin.
Il fit le doigt de la femme,
Chef-d'œuvre auguste et charmant,
Ce doigt fait pour toucher l'âme
Et montrer le firmament.

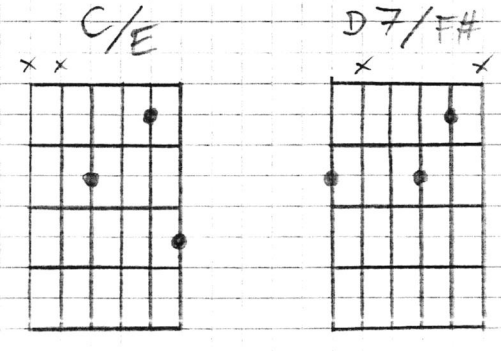
Il mit dans ce doigt le reste
De la lueur qu'il venait
D'employer au front céleste
De l'heure où l'aurore naît.

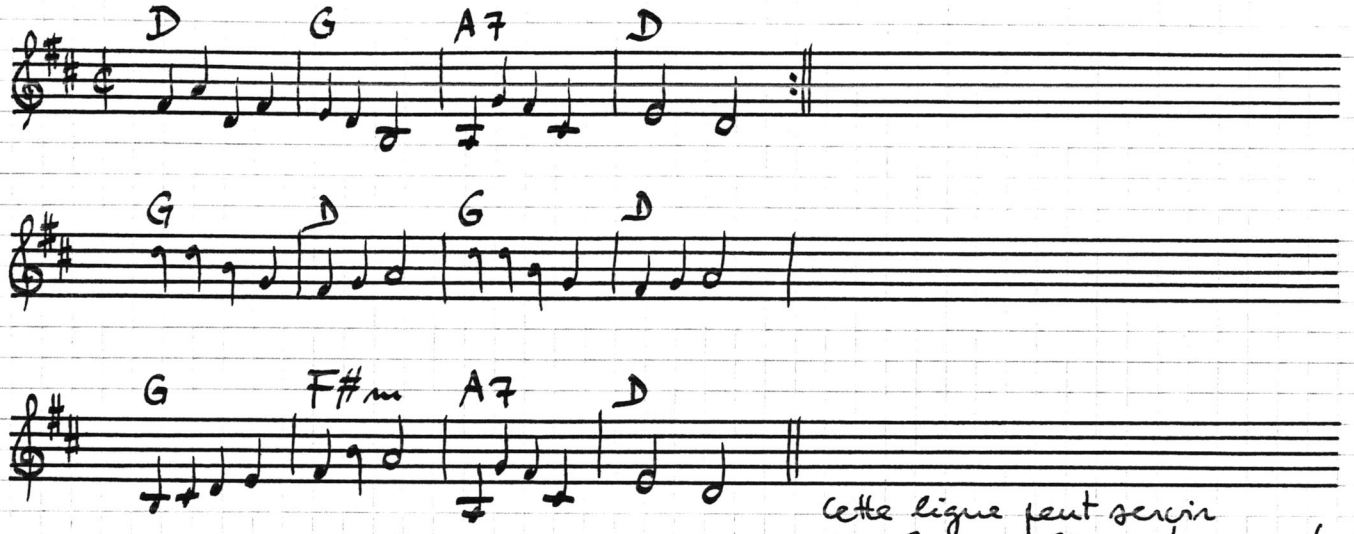
Il y mit l'ombre du voile,
Le tremblement du berceau,
Quelque chose de l'étoile,
Quelque chose de l'oiseau.

2. Dieu, qui veut que Eve se dresse
Sur notre rude chemin,
Fit pour l'amour la caresse,
Pour la caresse, ta main.
Le Père qui nous engendre
Fit ce doigt mêlé d'azur,
Très fort pour qu'il restât tendre,
Très blanc pour qu'il restât pur,

Ayant fait ce doigt sublime,
Dieu dit aux anges : Voilà !
Puis s'endormit dans l'abîme ;
Le diable alors s'éveilla.

Dans l'ombre où Dieu se repose,
Il vint, noir sur l'orient,
Et tout au bout du doigt rose
Fit un ongle en souriant.



Vieille chanson sur un nouvel air 14.12.06

cette ligne peut servir de ritournelle instrumentale

Victor Hugo. Les Chants du crépuscule 22.

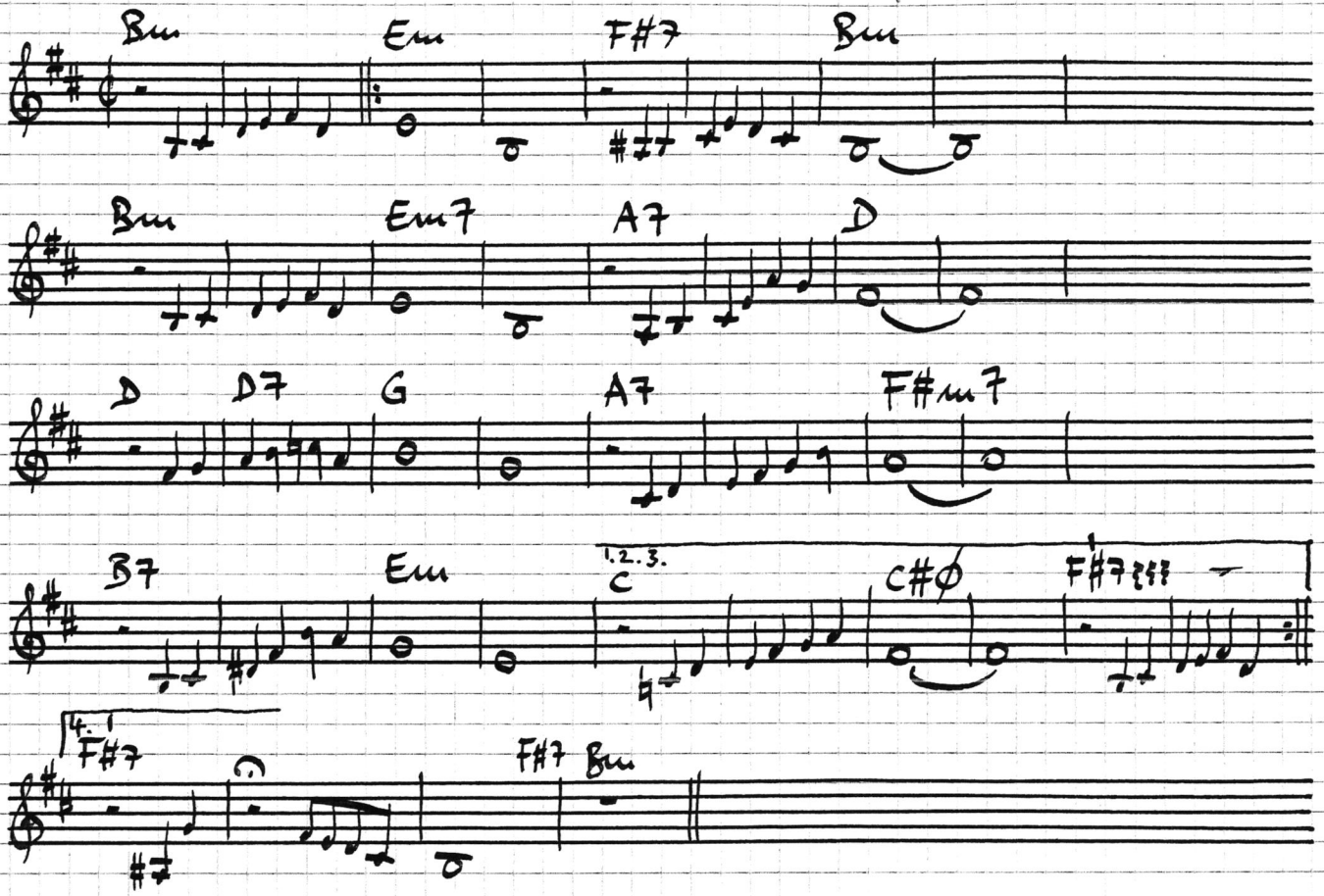
1. S'il est un charmant gazon
Que le ciel arrose,
Où brille en toute saison
Quelque fleur éclose,
Où l'on cueille à pleine main
Lys, chèvre-feuille et jasmin,
J'en veux faire le chemin
Où ton pied se pose !

2. S'il est un sein bien aimant
Dont l'honneur dispose,
Dont le ferme dévouement
N'ait rien de morose,
Si toujours ce noble sein
Bat pour un digne dessein,
J'en veux faire le coussin
Où ton front se pose !

3. S'il est un rêve d'amour
Parfumé de rose,
Où l'on trouve chaque jour
Quelque douce chose,
Un rêve que Dieu bénit,
Où l'âme à l'âme s'unit,
Oh ! j'en veux faire le nid
Où ton cœur se pose !

Rose

écrire 2× plus rapide

18-21.12.06

Victor Hugo. Les contemplations 1.19.

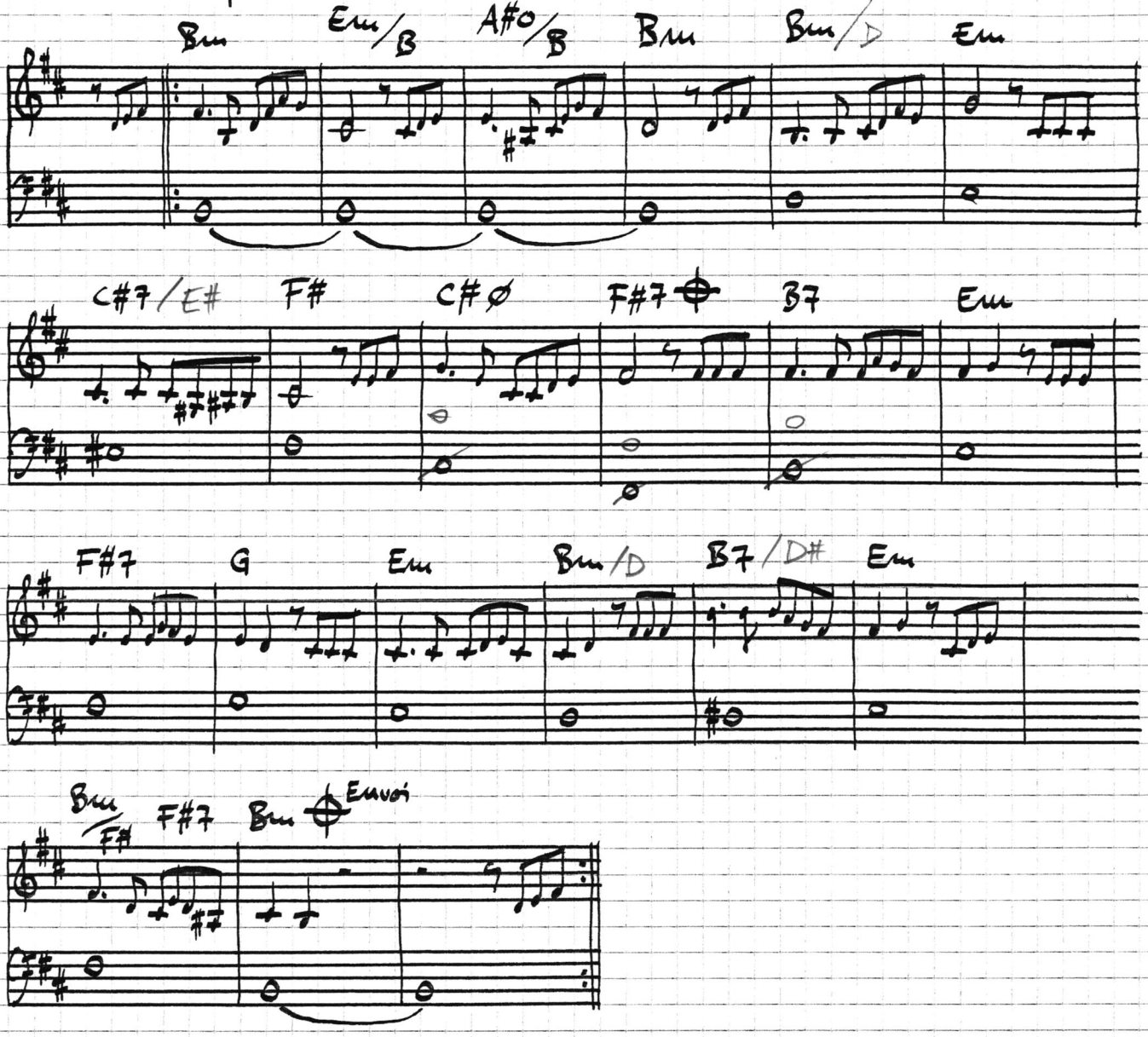
1. Je ne songeais pas à Rose;
Rose au bois vint avec moi;
Nous parlions de quelque chose,
Mais je ne sais plus de quoi.
J'étais froid comme les marbres;
Je marchais à pas distraits;
Je parlais des fleurs, des arbres;
Son œil semblait dire: «Après?»

2. La rosée offrait ses perles,
Le taillis ses parasols;
J'allais; j'écoutais les merles,
Et Rose les rossignols.
Moi, seize ans, et l'air morose;
Elle vingt; ses yeux brillaient.
Les rossignols chantaient Rose
Et les merles me sifflaient.

3. Rose, droite sur ses hanches,
Leva son beau bras tremblant
Pour prendre une mûre aux branches;
Je ne vis pas son bras blanc.
Rose défit sa chaussure,
Et mit, d'un air ingénu,
Son petit pied dans l'eau pure;
Je ne vis pas son pied nu.

4. Je ne savais que lui dire;
Je la suivais dans le bois,
La voyant parfois sourire
Et soupirer quelquefois.
Je ne vis qu'elle était belle
Qu'en sortant des grands bois sourds.
« Sors; n'y pensons plus! » dit-elle.
Depuis, j'y pense toujours.

Ballade des pendus

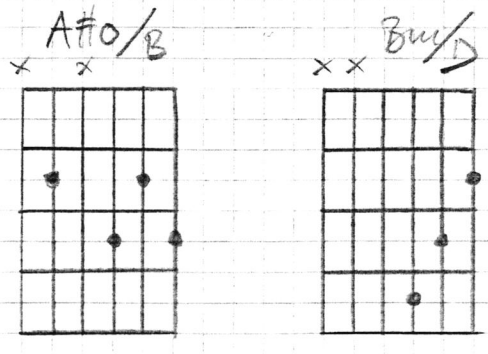
27-31.12.06

François Villon

Freres humains qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis.
Vous nous voyez ci attachés cinq, six:
Quant à la chair que trop avons nourrie,
Elle est déjà devoree et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
De notre mal personne ne s'en rie;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

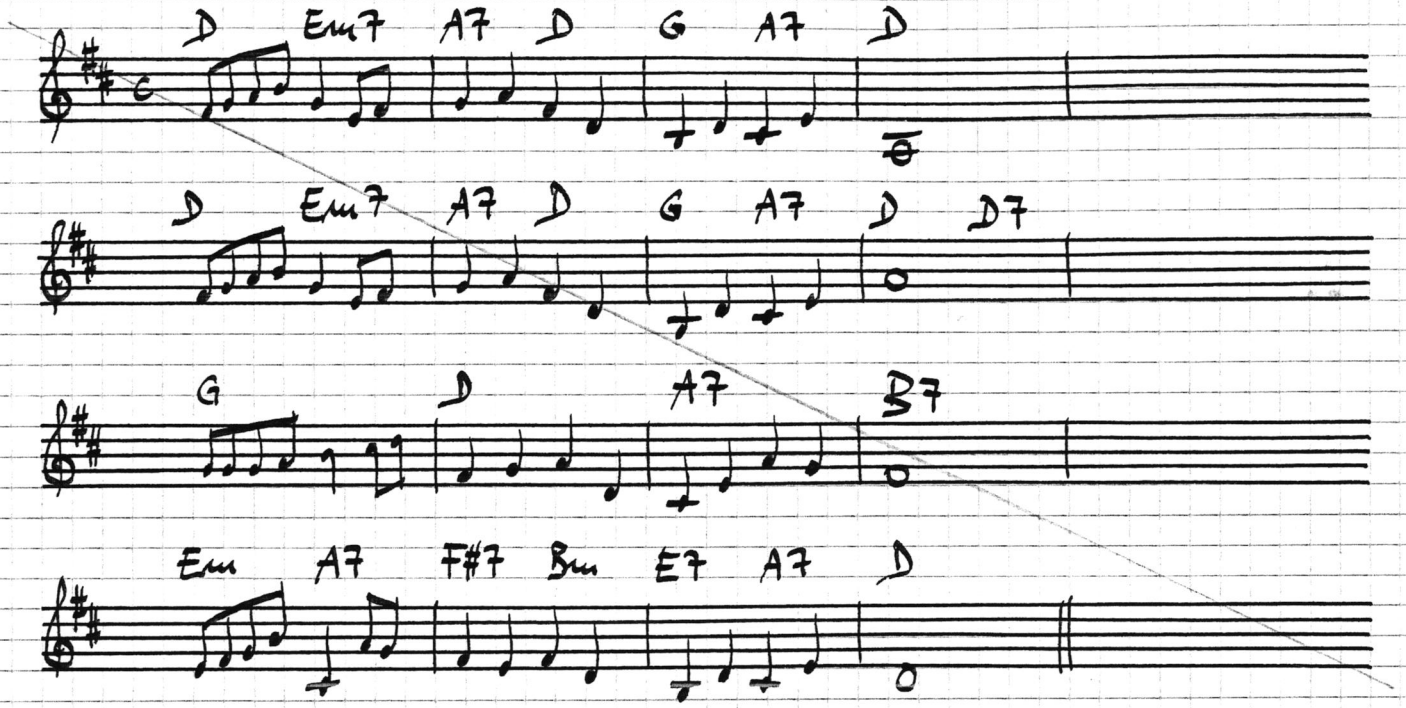
Si freres vous clamons, pas n'en devez
Avoir dédain, quoi que fumes occis
Par justice. Toutefois vous savez
Que tous hommes n'ont pas le bon sens rassis;
Excusez nous, puis que sommes transis,
Envers le fils de la Vierge Marie,
Que sa grace ne soit pour nous tarie,
Nous preservant de l'infernale foudre.
Nous sommes morts, ame ne nous harie,
Mais prier Dieu que tous nous veuille absoudre!

La pluie nous a trempés et lavés,
Et le soleil desechés et noircis;
Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavés,
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais nul temps nous ne sommes assis;
Puis ça, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charrie,
Plus becquetés d'oiseaux que dés a coudre.
Ne soyez donc de notre confrerie;
Mais prier Dieu que tous nous veuille absoudre!

Prince Jesus, qui sur tous a maîtrie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie:
A lui n'ayons que faire ni que soudre.
Hommes, ici n'a point de moquerie;
Mais prier Dieu que tous nous veuille absoudre!



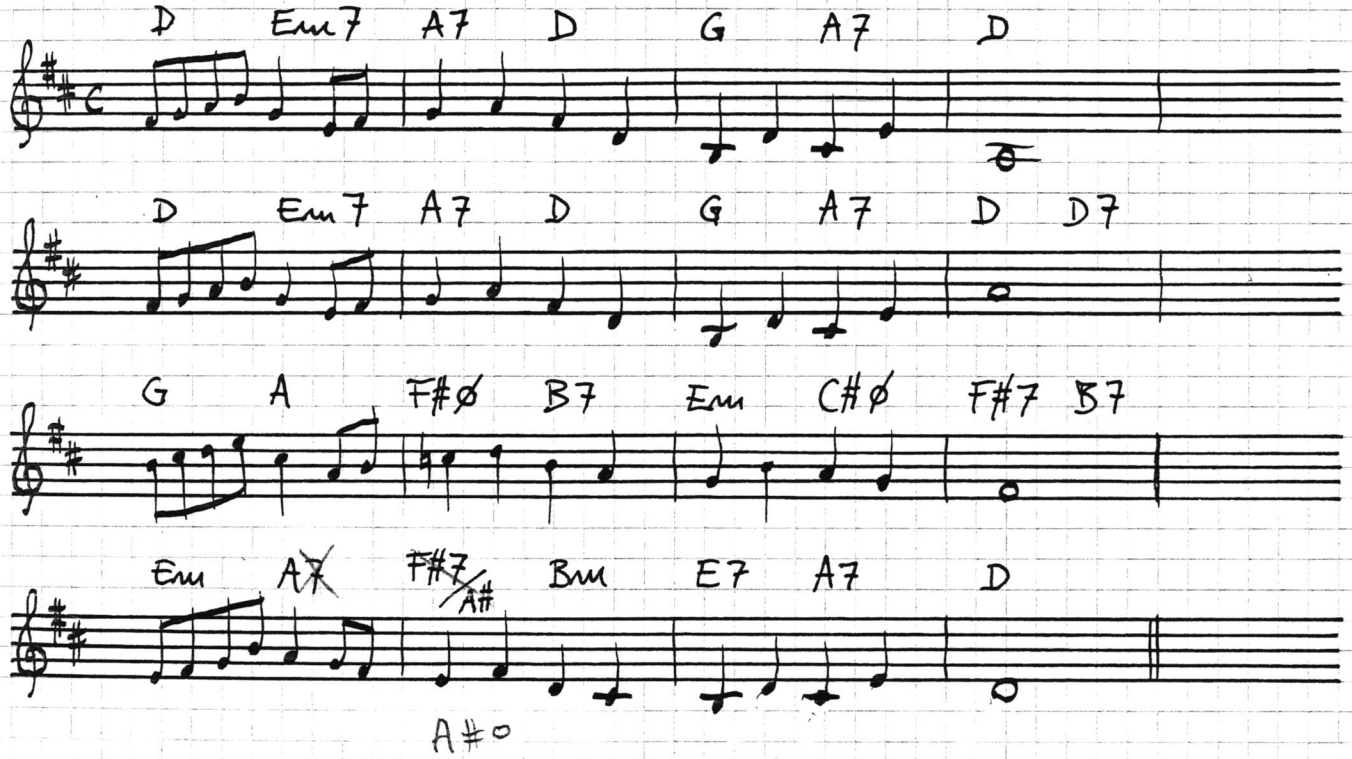
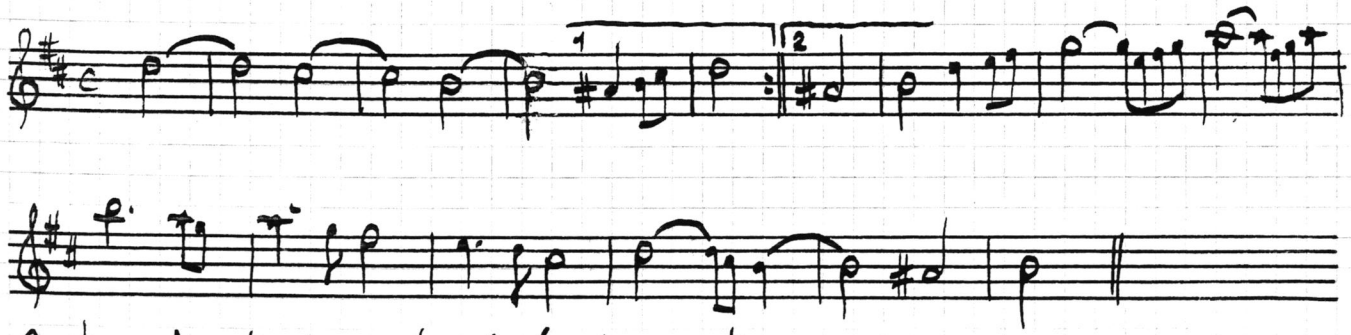
L'araignée et l'ortie

30.12.06 – 2.1.07

Victor Hugo. Les contemplations 3.27.

1. J'aime l'araignée et j'aime l'ortie
   Parce qu'on les hait;
   Et que rien n'exauce et que tout châtie
   Leur morne souhait;
   Parce qu'elles sont maudites, chétives,
   Noirs êtres rampants;
   Parce qu'elles sont les tristes captives
   De leur guet-apens;

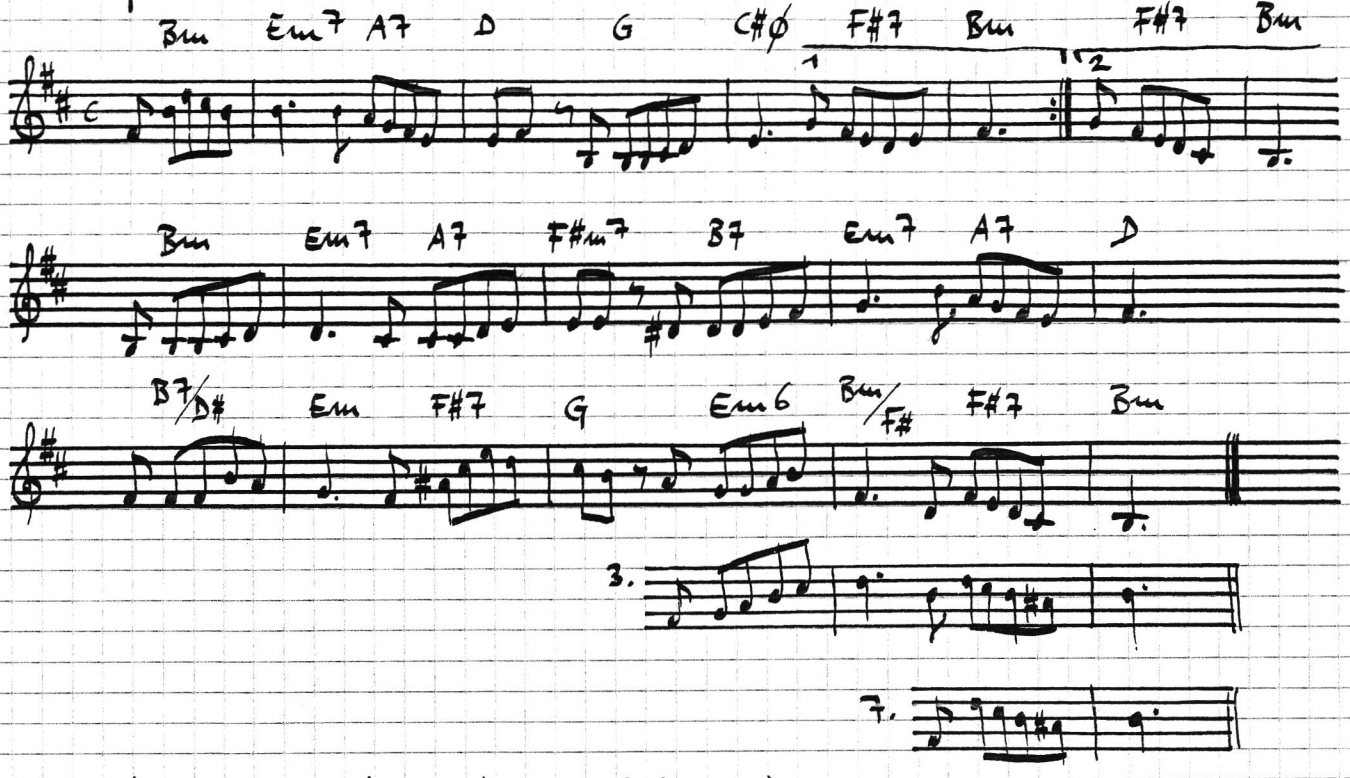
2. Parce qu'elles sont prises dans leur œuvre;
   O sort! fatals nœuds!
   Parce que l'ortie est une couleuvre,
   L'araignée un gueux;
   Passants, faites grâce à la plante obscure,
   Au pauvre animal.
   Plaignez la laideur, plaignez la piqûre,
   Oh! plaignez le mal!

3. Il n'est rien qui n'ait sa mélancolie ;
Tout vaut un baiser.
Dans leur fauve horreur, pour peu qu'on oublie
De les écraser,
Pour peu qu'on leur jette un œil moins superbe,
Tout bas, loin du jour,
La vilaine bête et la mauvaise herbe
Murmurent : Amour !

24.02.10



Contre-chant pour les enfants morts

30.3.07 - 29.11.07

Les enfants morts

Victor Hugo. Les contemplations 3-8 (Claire).

1. Ils sont là, près de nous, jouant sur notre route;
Ils ne dédaignent pas notre soleil obscur,
Et derrière eux, et sans que leur candeur s'en doute,
Leurs ailes font parfois de l'ombre sur le mur.
Ils viennent sous nos toits; avec nous ils demeurent;
Nous leur disons: Ma fille! ou: Mon fils! Ils sont doux,
Riants, joyeux, nous font une caresse, et meurent.-
O mère, ce sont là les anges, voyez-vous!

2. C'est une volonté du sort, pour nous sévère,
Qu'ils rentrent vite au ciel resté pour eux ouvert;
Et qu'avant d'avoir mis leur lèvre à notre verre,
Avant d'avoir rien fait et d'avoir rien souffert,
Ils partent radieux; et qu'ignorant l'envie,
L'erreur, l'orgueil, le mal, la haine, la douleur,
Tous ces êtres bénis s'envolent de la vie
A l'âge où la prunelle innocente est en fleur!

3. Nous qui sommes démons ou qui sommes apôtres,
Nous devons travailler, attendre, préparer;
Pontifs, nous expions pour nous-même ou pour d'autres;
Notre chair doit saigner, nos yeux doivent pleurer.
Eux, ils sont l'air qui fuit, l'oiseau qui ne se pose
Qu'un instant, le sourire qui vole, accueil vermeil
Qui brille et passe; ils sont le parfum de la rose
Qui va rejoindre aux cieux le rayon du soleil!

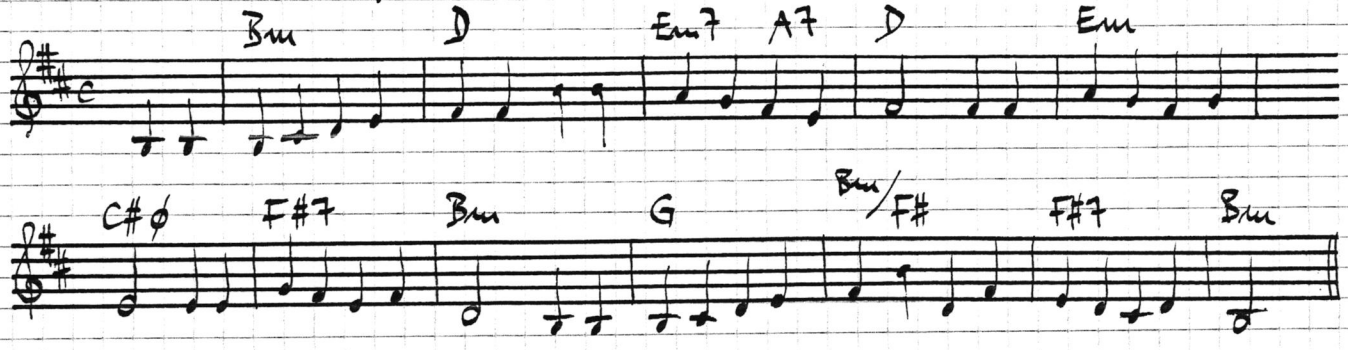
4. Ils sont l'étoile d'or se couchant dans l'aurore,
Pleurant pour nous, naissant pour l'autre firmament;
Car la mort, quand un astre en son sein vient éclore,
Continue, au delà, l'épanouissement!
Ils s'en vont; c'est tantôt l'éclair qui les emporte,
Tantôt un mal plus fort que nos soins superflus.
Alors, nous, pâles, froids, l'œil fixé sur la porte,
Nous ne savons plus rien, sinon qu'ils ne sont plus.

5. Nous disons: A quoi bon l'âtre nous étincelle?
A quoi bon la maison où ne sont plus leurs pas?
A quoi bon la ramée où ne sont plus leurs ailes?
Qui donc attendons-nous, s'ils ne reviendront pas? -
Ils sont partis, pareils au vent qui sont des lyres.
Et nous restons là, seuls, près du gouffre où tout fuit,
Tristes; et la lueur de leurs charmants sourires
Parfois nous apparaît vaguement dans la nuit.

6. Nous sentons frissonner leurs cheveux dans notre ombre;
Nous sentons, lorsqu'ayant la lassitude en nous,
Nous nous levons après quelque prière sombre,
Leurs blanches mains toucher doucement nos genoux.
Ils nous disent tout bas de leur voix la plus tendre:
"Mon père! encore un peu! ma mère! encore un jour!
"M'entends-tu? je suis là, je reste pour t'attendre
"Sur l'échelon d'en bas de l'échelle d'amour."

7. Quand nous en irons-nous où vous êtes, colombes !
Où sont les enfants morts et les printemps enfuis,
Et tous les chers amours dont nous sommes les tombes,
Et toutes les clartés dont nous sommes les nuits ?
Quand nous en irons-nous où sont l'aube et la foudre ?
Quand verrons-nous, déjà libres, hommes encor,
Notre chair ténébreuse en rayons se dissoudre,
Et nos pieds faits de nuit éclore en ailes d'or ?

La chanson du spectre 29.07.08



Victor Hugo. Toute la lyre. 7.23.8

1. Qui donc êtes-vous, la belle ?
Comment vous appelez-vous ?
Une vierge était chez nous ;
Ses yeux étaient ses bijoux.
Je suis la vierge, dit-elle.
Cueillez la branche de houx.

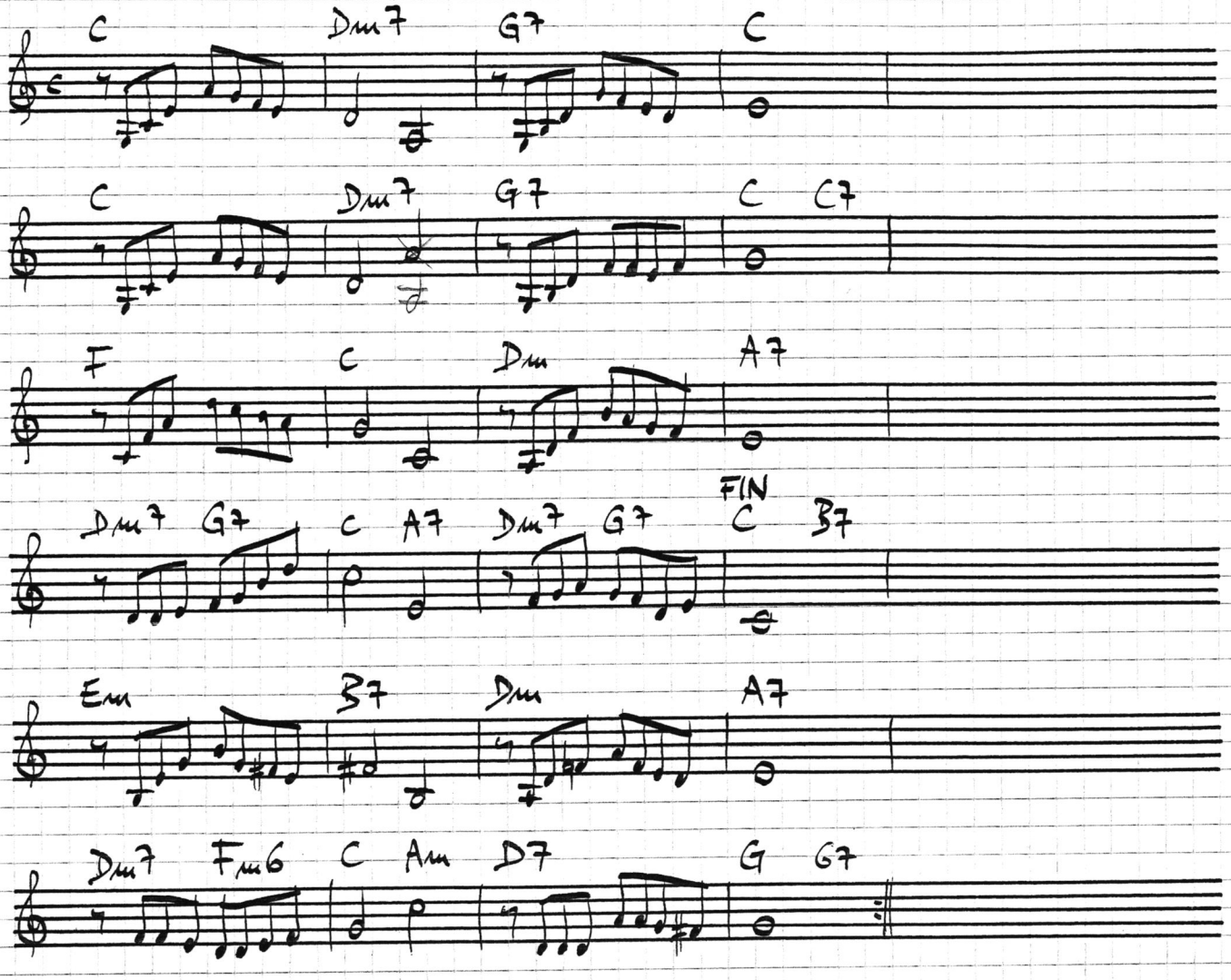
2. Vous êtes en blanc, la belle ;
Comment vous appelez-vous ?
En gardant les grands bœufs roux,
Claude lui fit les yeux doux.
Je suis la fille, dit-elle.
Cueillez la branche de houx.

3. Vous portez des fleurs, la belle ;
Comment vous appelez-vous ?
Les vents et les cœurs sont fous,
Un baiser les fit époux.
Je suis l'amante, dit-elle.
Cueillez la branche de houx.

4. Vous avez pleuré, la belle ;
Comment vous appelez-vous ?
Elle eut un fils, prions tous,
Dieu le prit sur ses genoux.
Je suis la mère, dit-elle.
Cueillez la branche de houx.

5. Vous êtes pâle, la belle ;
Comment vous appelez-vous ?
Elle s'enfuit dans les trous,
Sinistre, avec les hiboux.
Je suis la folle, dit-elle.
Cueillez la branche de houx.

6. Vous avez bien froid, la belle ;
Comment vous appelez-vous ?
Les amours et les yeux doux
De nos cercueils sont les clous.
Je suis la morte, dit-elle.
Cueillez la branche de houx.

Fort en thème 30.07 - 20.08.08

Sully Prudhomme . Les vaines tendresses

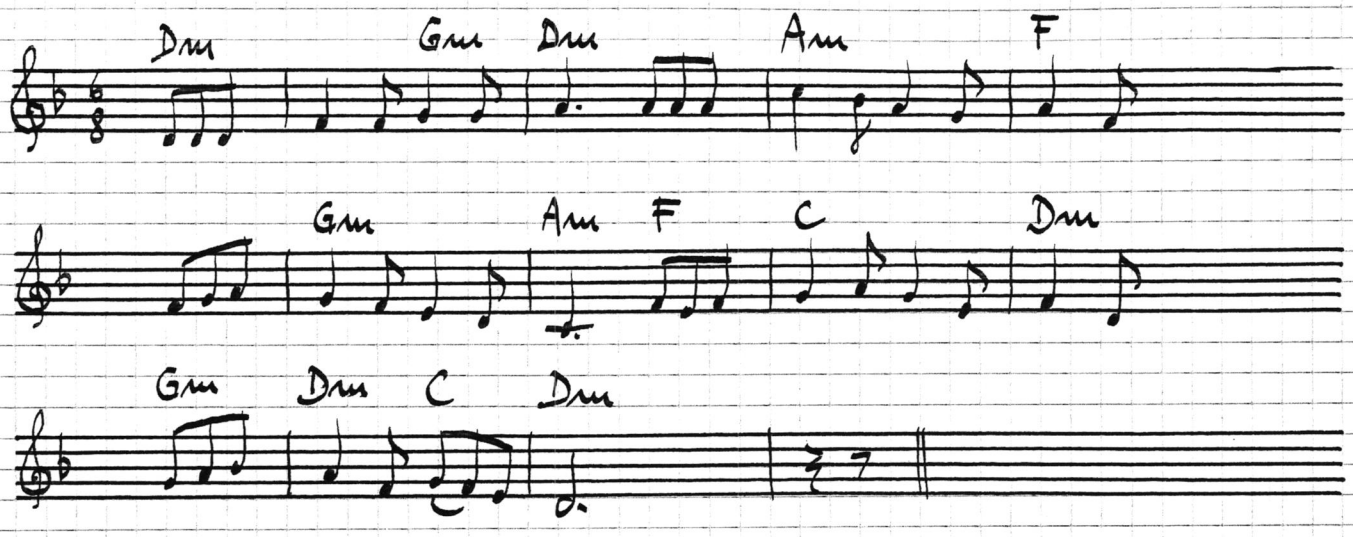
1. Vous aviez l'âge où flotte encore
La double natte sur le dos,
Mais où l'enfant qu'elle décore
Sent le prix de pareils fardeaux ;
L'âge où l'œil déjà nous évite,
Quand, sous des vêtements moins courts,
Devant sa mère, droit et vite,
On va tous les matins au cours ;
Où déjà l'on pince les lèvres
Au tutoiement d'un grand garçon,
Laisse un peu des tendresses mièvres
Pour la poupée au cœur de son.

2. Alors mon idéal suprême
N'était pas l'inouï bonheur,
En aimant, d'être aimé moi-même,
Mais d'en mourir avec honneur,
De vous arracher votre estime
Sous les tenailles des bourreaux,
Dans un martyre magnanime,
Car les enfants sont des héros!
Si les enfants ont l'air timide,
C'est qu'ils n'osent que songer,
Se sentant le cœur intrépide,
Mais trop humble pour espérer.

3. Comme un page écuyer d'une reine,
Je n'avais d'autre ambition
Que de ramasser dans l'arène
Votre gant au pied d'un lion.
Mais une demoiselle sage
Ne laisse pas traîner son gant.
Le vôtre, un jour, sur mon passage
Échappa de vos doigts pourtant.
Oh! Ce fut bien involontaire!
Mais j'en frémis. Comment laisser
Sous vos yeux votre gant par terre,
Quand je n'avais qu'à me baisser?

4. C'était au parloir du collège,
Pas un lion sur mon chemin.
-"Allons, courage!" me disais-je,
Le devoir me poussait la main;
Mais mon trouble demandant grâce
Au défi de ce gant perdu,
Et c'est le dernier de ma classe,
Madame, qui vous l'a rendu.

La prisonnière et le chevalier

11-13.02.10

Pierre-Jean de Béranger

La prisonnière et le chevalier,
Romance de chevalerie,
Genre à la mode.

1. "Ah! S'il passait un chevalier
Dont le cœur fût tendre et fidèle,
Et qu'il triomphât du geôlier
Qui me retient dans la tourelle,
Je bénirais ce chevalier."

2. Par-là passait un chevalier
A l'honneur, à l'amour fidèle:
"Dame, dit-il, quel dur geôlier
Vous retient dans cette tourelle?
Est-il prélat ou chevalier?"

3. "C'est mon époux, bon chevalier,
Qui veut que je lui sois fidèle,
Et qui me laisse, en vieux geôlier,
Coucher seule dans la tourelle.
Délivrez-moi, bon chevalier."

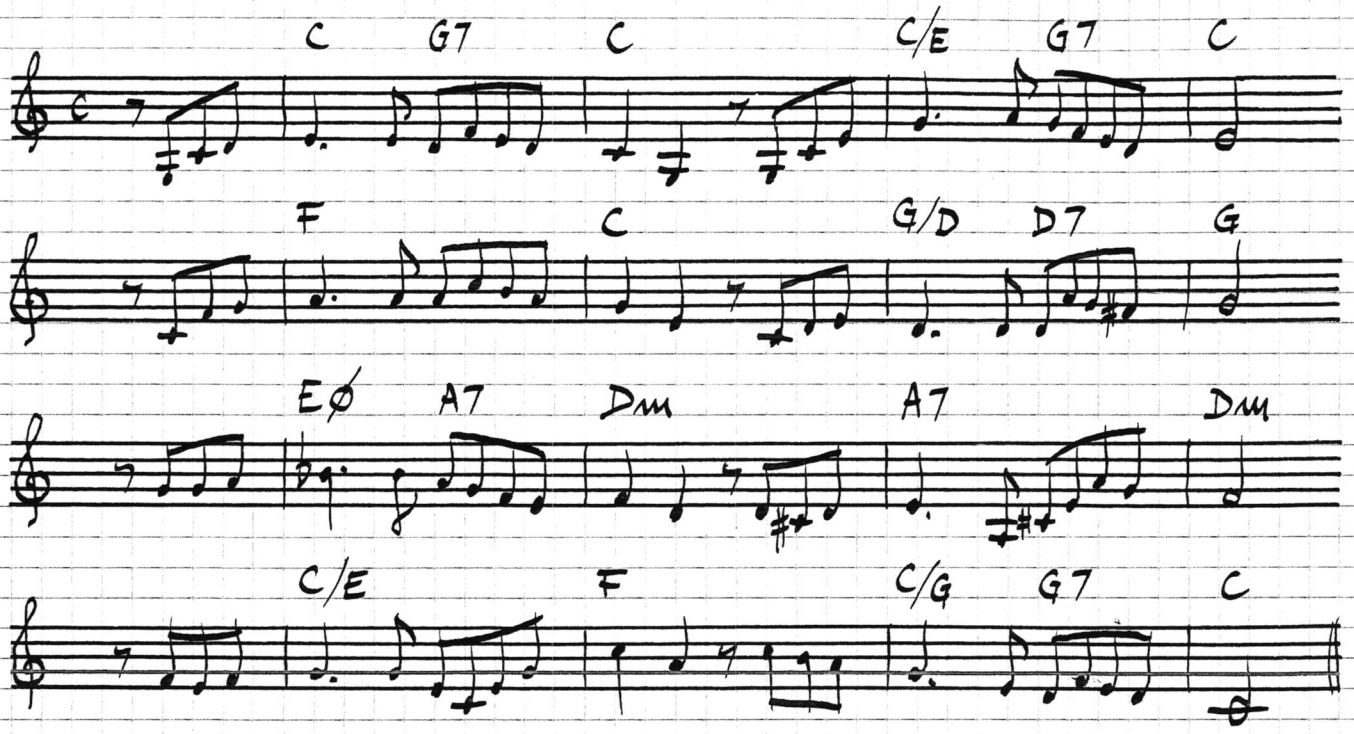
4. Soudain le jeune chevalier,
Auquel son bon ange est fidèle,
Trompe les regards du geôlier,
Et pénètre dans la tourelle.
Honneur, honneur au chevalier!

5. La prisonnière au chevalier
Fait promettre un amour fidèle,
Puis se venge de son geôlier
Sur le grabat de la tourelle.
Soyez heureux, beau chevalier!

6. Alors et dame et chevalier,
Sautant sur un coursier fidèle,
Vont au nez du mari-geôlier
Jeter les clefs de la tourelle.
Puis adieu dame et chevalier.

7. Honneur aux galants chevaliers!
Honneur à leurs dames fidèles!
Contre l'hymen et ses geôliers,
Dans les palais, dans les tourelles,
Dieu protégeait les chevaliers.

Le grenier

31.1 – 13.2.10

Pierre-Jean de Béranger

1. Je viens revoir l'asile où ma jeunesse
De la misère a subi les leçons.
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,
De francs amis, et l'amour des chansons.
Bravant le monde et les sots et les sages,
Sans avenir, riche de mon printemps,
Leste et joyeux je montais six étages.
Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans!

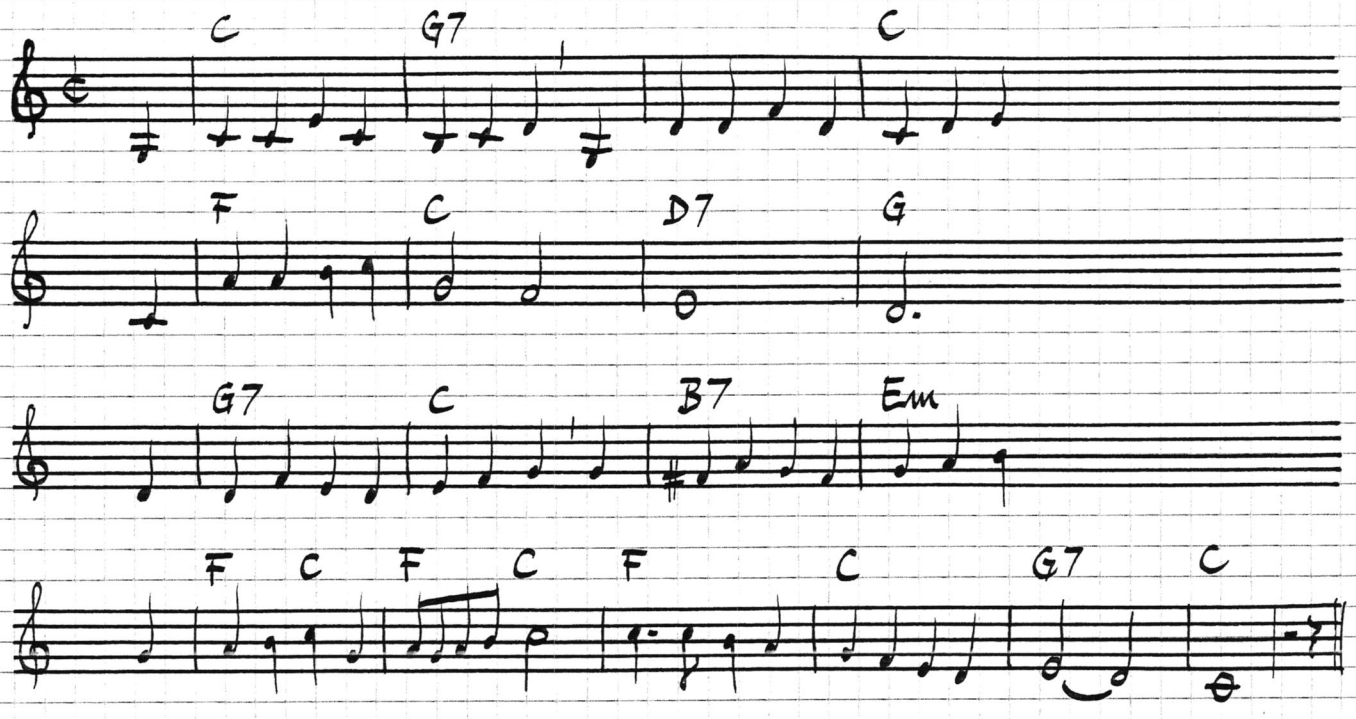
2. C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.
Là fut mon lit bien chétif et bien dur;
Là fut ma table; et je retrouve encore
Trois pieds d'un vers chabonnés sur le mur.
Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,
Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps.
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

3. Lisette ici doit surtout apparaître,
Vive, jolie, avec un frais chapeau :
Déjà sa main à l'étroite fenêtre
Suspend son châle en guise de rideau.
Sa robe aussi va parer ma couchette ;
Respecte, Amour, ses plis longs et flottants.
J'ai su depuis qui payait sa toilette :
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

4. A table un jour, jour de grande richesse,
De mes amis les voix brillaient en chœur,
Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse :
A Marengo Bonaparte est vainqueur !
Le canon gronde ; un autre chant commence ;
Nous célébrons tant de faits éclatants.
Les rois jamais n'envahiront la France.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

5. Quittons ce toit où ma raison s'enivre.
Oh ! qu'ils sont loin ces jours si regrettés !
J'échangerais ce qu'il me reste à vivre
Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dépenser sa vie en peu d'instants,
D'un long espoir pour la voir embellie,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Les clefs du Paradis

16.2.10

Pierre-Jean de Béranger

1. Saint Pierre perdit l'autre jour
Les clefs du céleste séjour.
(L'histoire est vraiment singulière!)
C'est Margot qui, passant par là,
Dans son gousset les lui vola.
"Je vais, Margot,
Passer pour un nigaud;
Rendez-moi mes clefs," disait Saint Pierre.

2. Margoton, sans perdre de temps,
Ouvre le ciel à deux battants.
...
Dévots fieffés, pécheurs maudits,
Entrent ensemble en Paradis.
...

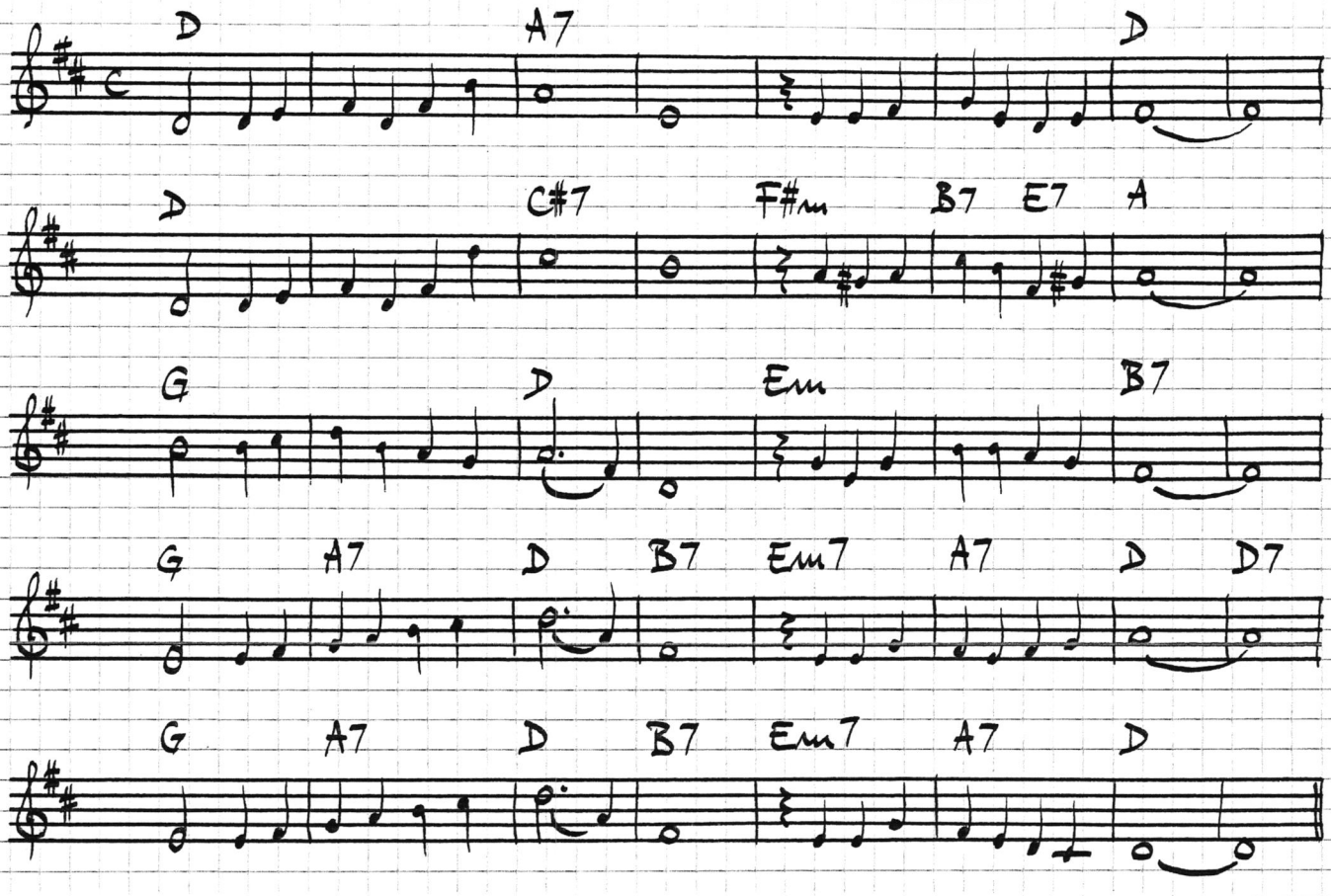
3. On voit arriver en chantant
Un turc, un juif, un protestant;
...
Puis un pape, l'honneur du corps,
Qui, sans Margot, restait dehors.
...

4. Des jésuites que Margoton
Voit à regret dans ce canton,
...
Sans bruit, à force d'avancer,
Près des anges vont se placer.
...

5. En vain un fou crie, en entrant,
Que Dieu doit être intolérant;
...
Satan lui-même est bienvenu:
La belle en fait un saint cornu.
...

6. Dieu, qui pardonne à Lucifer,
Par décret supprime l'enfer.
...
La douceur va tout convertir:
On n'aura personne à rôtir.
...

7. Le Paradis devient gaillard,
Et Pierre en veut avoir sa part.
...
Pour venger ceux qu'il a damnés,
On lui ferme la porte au nez.
...

La mort subite 17-18.2.10

Pierre-Jean de Béranger

La mort subite
Couplets pour un dîner

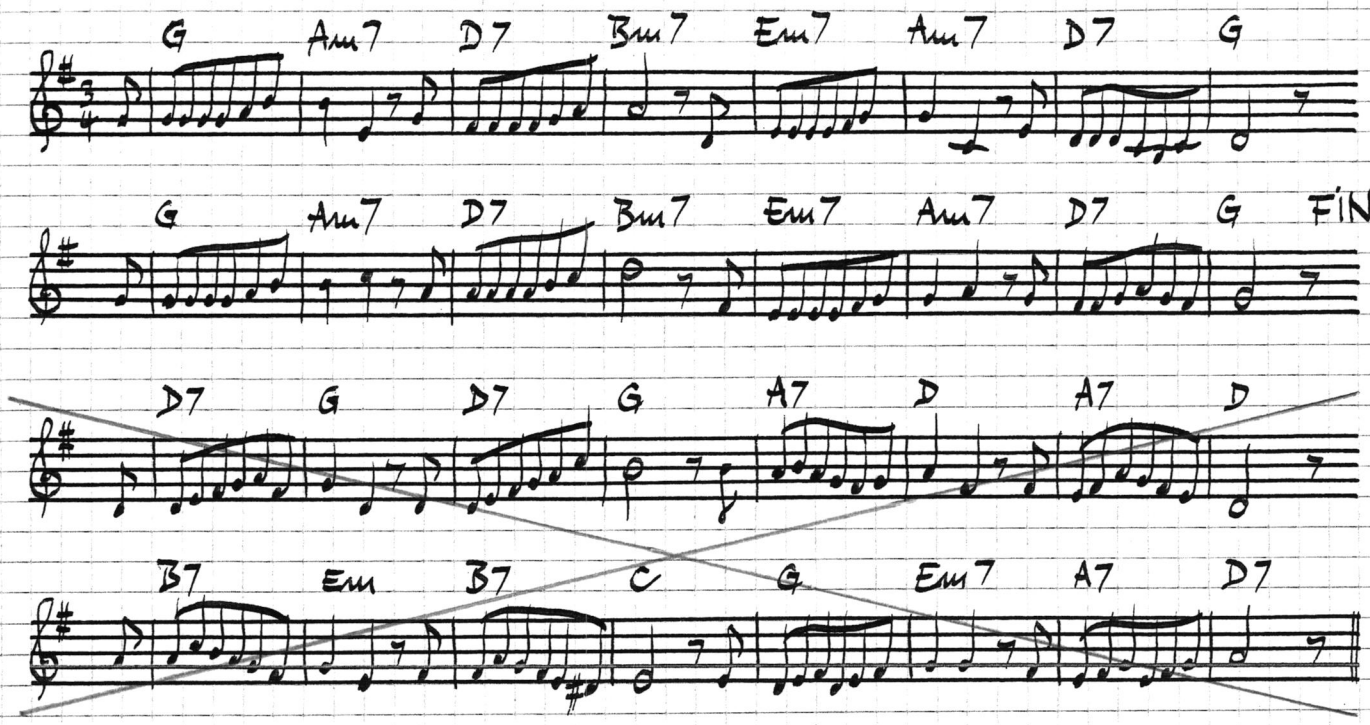
1. Mes amis, j'accours au plus vite,
Car vous ne pardonneriez pas,
A moins, dit-on, de mort subite,
De manquer à ce gai repas.
En vain, l'amour qui me lutine,
Pour m'arrêter tente un effort;
Avec vous il faut que je dîne:
Mes amis, je ne suis pas mort

2. Mais bien souvent, quoique heureux d'être,
On meurt sans s'en apercevoir,
Ah! mon Dieu! je suis mort peut-être;
C'est ce qu'il est urgent de voir.
Je me tâte comme Sosie;
Je vis, je mange, et je bois fort.
Ah! je me connais à la vie;
Mes amis, je ne suis pas mort.

3. Si j'allais, couronné de lierre,
Ici fermer les yeux soudain;
En chantant, remplissez mon verre,
Et de vos mains pressez ma main.
Si Bacchus, dont je suis l'apôtre,
Ne m'inspire un joyeux transport;
Si ma main ne serre la vôtre,
Adieu, mes amis, je suis mort!

Un arc de triomphe

28.12.06 - 22.2.10



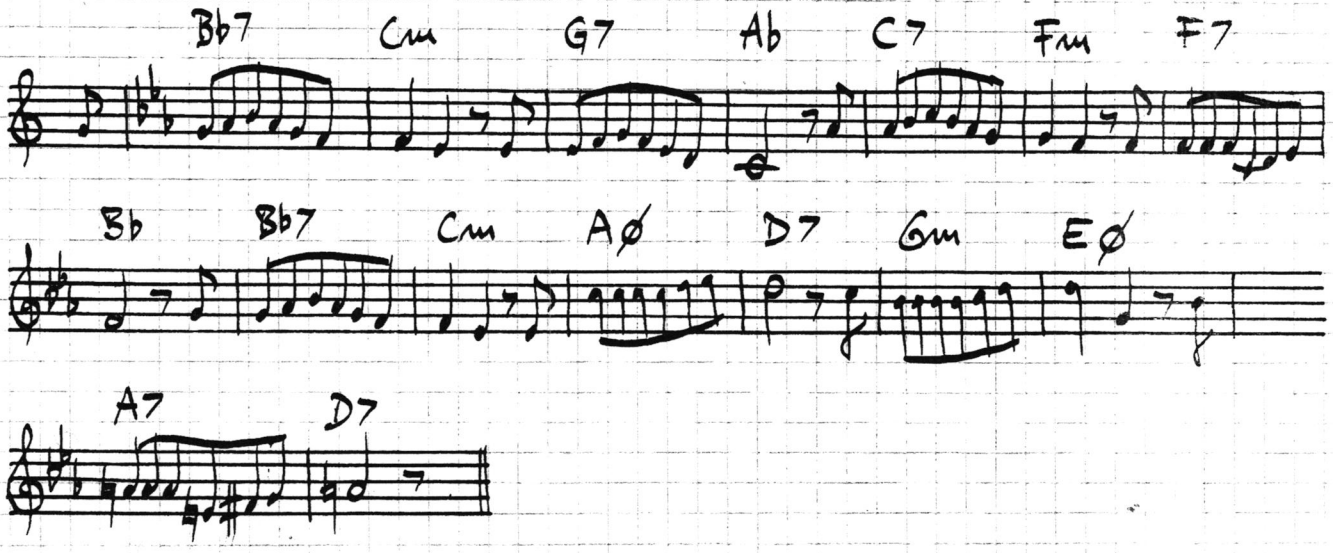
Marceline Desbordes-Valmore

Refrain:
Tout ce qu'ont dit les hirondelles
Sur ce colossal bâtiment,
C'est que c'était à cause d'elles
Que'on élevait un monument.
Leur nid s'y pose si tranquille,
Si près des grands chemins du jour,
Qu'elles ont pris ce champ d'asile
Pour causer d'affaire, ou d'amour.

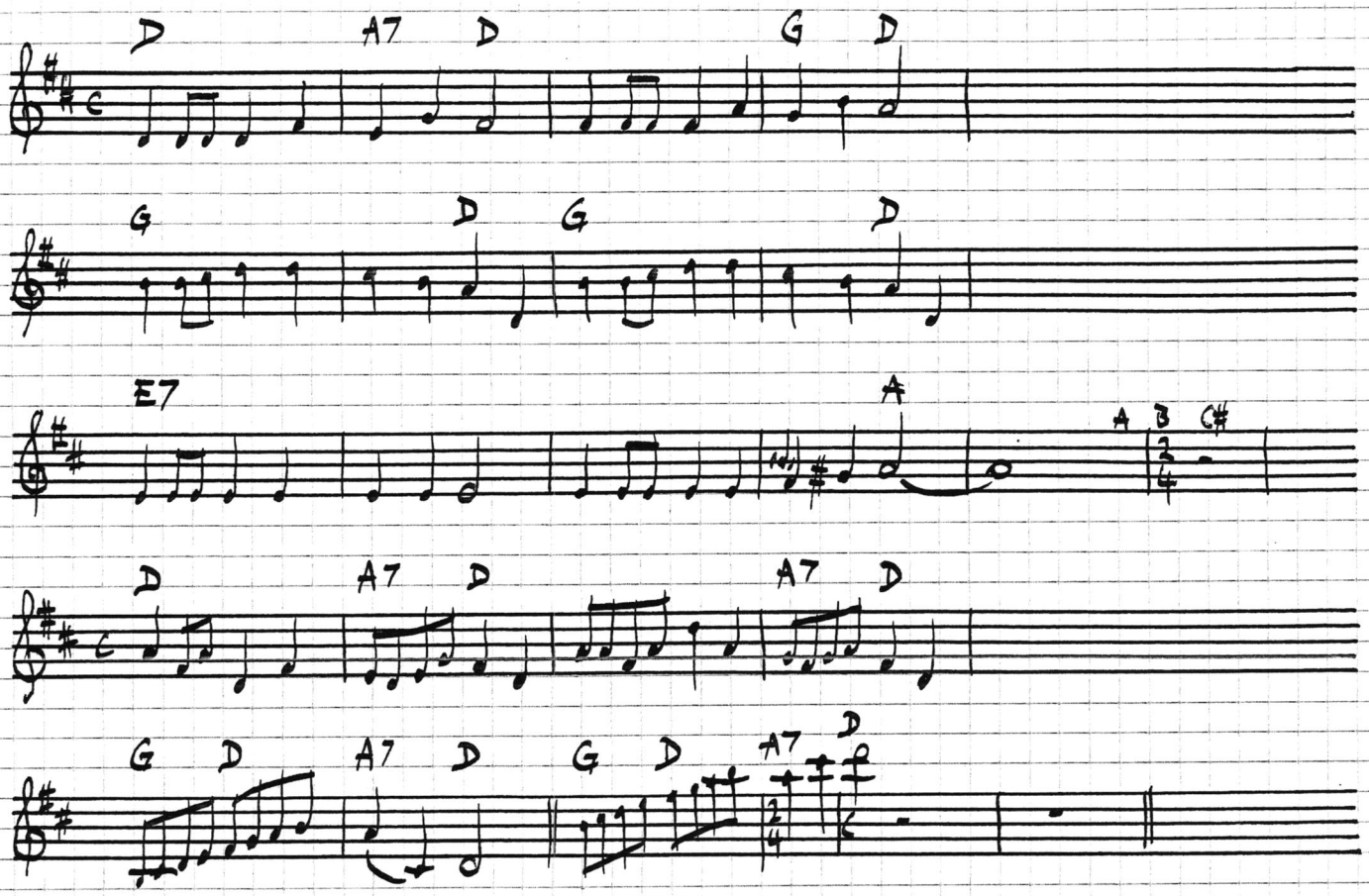
1. En hâte, à la géante porte,
Parmi tous ces morts triomphants,
Sans façon l'hirondelle apporte
Un grain de chanvre à ses enfants.
Dans le casque de la victoire
L'une, heureuse, a couvé ses œufs,
Ceci, tout ignorants de l'histoire,
Eclosent fiers comme chez eux.

2. Voulez-vous lire au fond des gloires
Dont le marbre est tout recouvert?
Trille doux cris à têtes noires
Sortent du grand livre entr'ouvert.
La plus mince qui rentre en France
Dit aux oiseaux de l'étranger :
"Venez voir notre nid immense ;
Nous avons de quoi vous loger."

3. Car dans leurs plaines de nuages
Les canons ne s'entendent pas
Plus que si les hommes bien sages
Riaient et s'entr'aimaient en bas.
La guerre est un cri de cigale
Pour l'oiseau qui monte chez Dieu ;
Et le héros que rien n'égale
N'est vu qu'à peine en si haut lieu.

19.09.10

Le Bon Dieu

23.2.10



Pierre-Jean de Béranger

1. Un jour, le bon Dieu s'éveillant
Fut pour nous assez bienveillant ;
Il met le nez à la fenêtre :
"Leur planète a péri peut-être."
Dieu dit, et l'aperçoit bien loin
Qui tourne dans un petit coin.
Si je conçois comment on s'y comporte,
Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

2. Blancs ou noirs, gelés ou rôtis,
Mortels, que j'ai faits si petits,
Dit le bon Dieu d'un air paterne ;
On prétend que je vous gouverne,
Mais vous devez voir, Dieu merci,
Que j'ai des ministres aussi.

Si je n'en mets deux ou trois à la porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

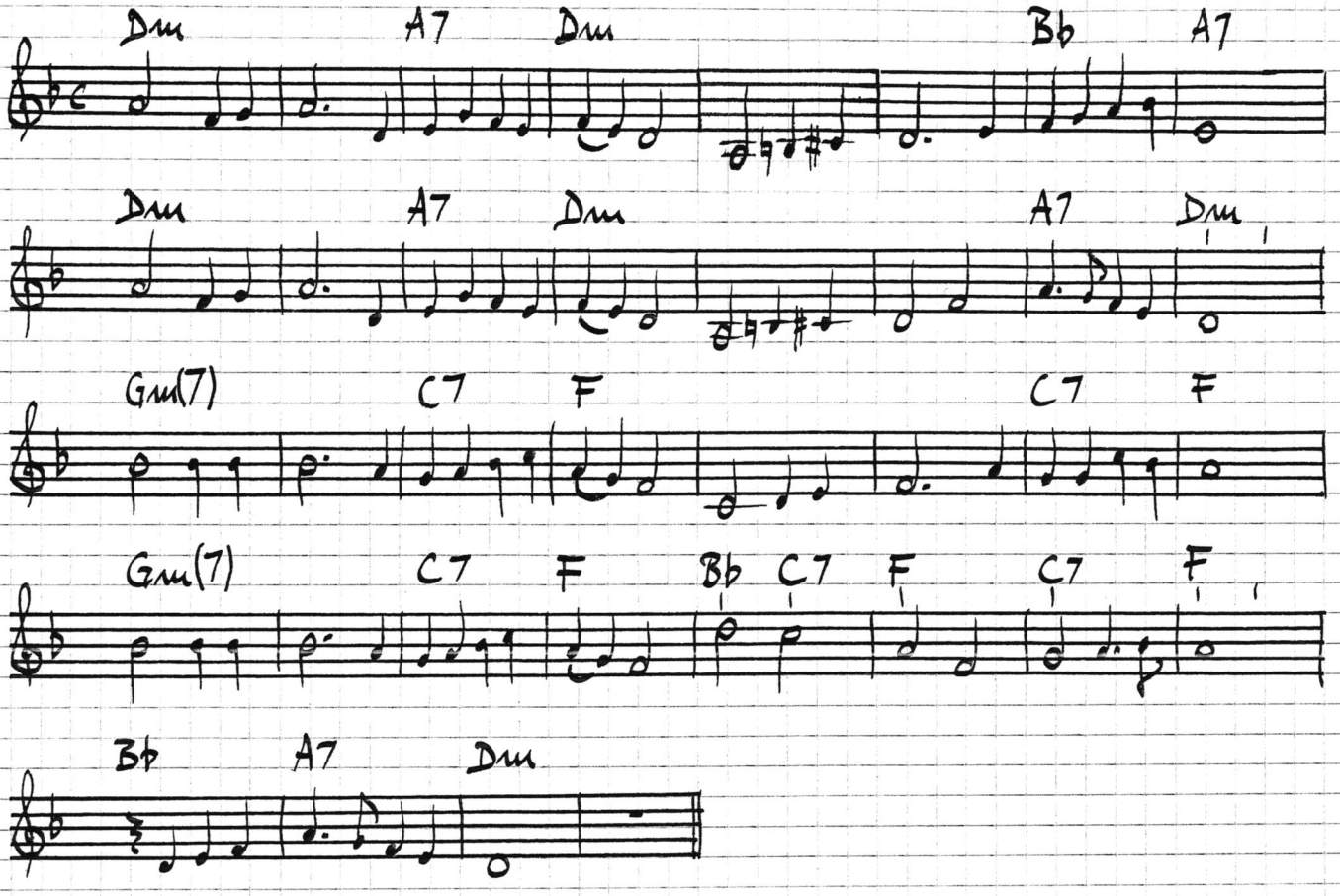
3. Pour vivre en paix, vous ai-je en vain
Donné des filles et du vin ?
A ma barbe, quoi ! des pygmées
M'appelant le Dieu des armées,
Osent, en invoquant mon nom,
Vous tirer des coups de canon !
Si j'ai jamais conduit une cohorte, ...

4. Que font ces nains si bien parés
Sur des trônes à clous dorés ?
Le front huilé, l'humeur altière,
Les chefs de votre fourmilière
Disent que j'ai béni leurs droits,
Et que par ma grâce ils sont rois.
Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte, ...

5. Je nourris d'autres nains tout noirs
Dont mon nez craint les encensoirs.
Ils font de la vie un carême,
En mon nom lancent l'anathème,
Dans des sermons fort beaux, ma foi,
Trait qui sont de l'hébreu pour moi.
Si je crois rien de ce qu'on y rapporte, ...

6. Enfants, ne m'en veuillez donc plus :
Les bons cœurs seront mes élus.
Sans que pour cela je vous noie,
Faites l'amour, vivez en joie ;
Narguez vos grands et vos cafards.
Adieu, car je crains les mouchards.
A ces gens-là si j'ouvre un jour ma porte, ...

La métempsycose

7.3.10

Pierre-Jean de Béranger

1. Grand partisan de la métempsycose,
En philosophe, lisier, sur l'oreiller,
De mes penchants pour connaître la cause,
J'ai mis mon âme en train de babiller.
Elle m'a dit : Tu me dois un beau cierge
Car sans mon souffle au néant tu restais ;
Mais jusqu'à toi je n'arrivai point vierge.
-Ah ! mon âme, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.

2. Je m'en souviens, oui, dit-elle, humble lierre,
J'ai couronné jadis des fronts joyeux ;
Puis, échauffant plus sublime matière,
Petit oiseau, je saluai les cieux.
Dans le bocage, auprès des pastourelles,
Je coltinais, je sautais, je chantais ;
L'indépendance agrandissait mes ailes. ...

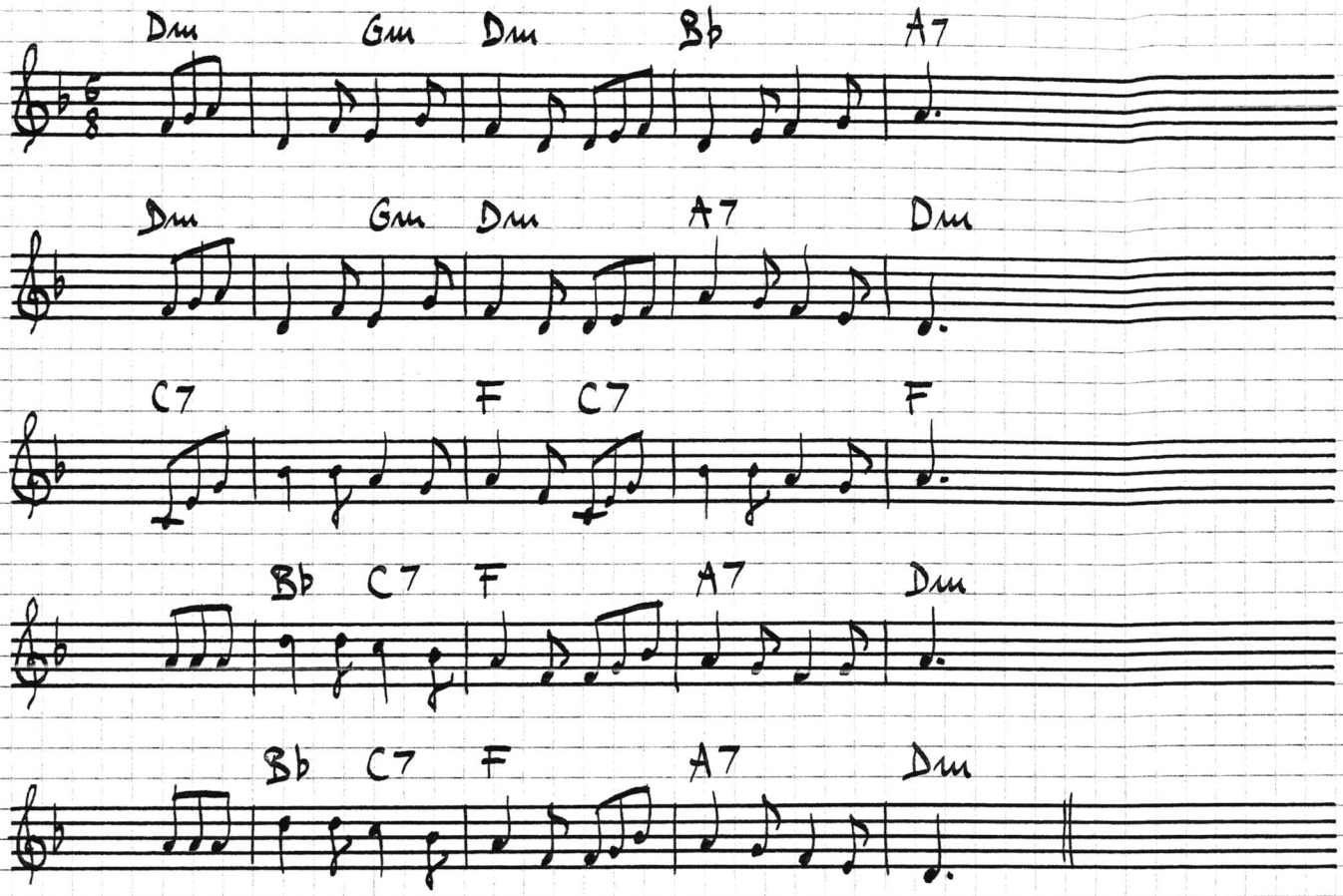
3. Je fus Médor, des chiens le plus habile,
Qui, d'un aveugle unique et sûr appui,
Entre ses dents sut prendre une sébile,
Guider son maître et mendier pour lui.
Utile au pauvre, au riche sachant plaire,
Pour nourrir l'un chez l'autre je quêtais.
J'ai fait du bien puisque j'en ai fait faire.
...

4. Puis j'animai la beauté d'une fille.
Que j'étais bien dans ma douce prison !
Trais de mon gîte on s'empare, on le pille;
Tous les amours y mettent garnison.
En vrais soudards ils y faisaient ce dandre;
Et jour et nuit, du coin que j'habitais,
A la maison je voyais le feu prendre.
...

5. Sur tes penchants, que mon récit t'éclaire;
Trais, dit mon âme, apprends aussi de moi
Qu'au ciel un jour ayant osé déplaire,
Pour m'en punir, Dieu m'enferma chez toi.
Veilles, travaux, artifices de femme,
Pleurs, désespoir, et des maux que je tais,
Font qu'un poëte est l'enfer pour une âme.
...

La mort du diable

15.3.10



Pierre-Jean de Béranger

1. Du miracle que je retrace
Dans ce récit des plus succincts,
Rendez gloire au grand saint Ignace,
Patron de tous nos petits saints.
Par un tour, qui serait infâme
Si les saints pouvaient avoir tort,
Au diable il a fait rendre l'âme.
Le diable est mort, le diable est mort. } bis

2. Satan, l'ayant surpris à table,
Lui dit : Trinquons, ou sois honni.
L'autre accepte, mais verse au diable
Dans son vin un poison béni.
Satan boit, et, pris de colique,
Il jure, il grimace, il se tord ;
Il crève comme un hérétique.
Le diable est mort, le diable est mort.

3. Il est mort ! Disent tous les moines ;
On n'achètera plus d'agnus.
Il est mort ! Disent les chanoines ;
On ne paira plus d'oremus.
Au conclave on se désespère :
Adieu puissance et coffre-fort !
Nous avons perdu notre père.
Le diable est mort, le diable est mort.

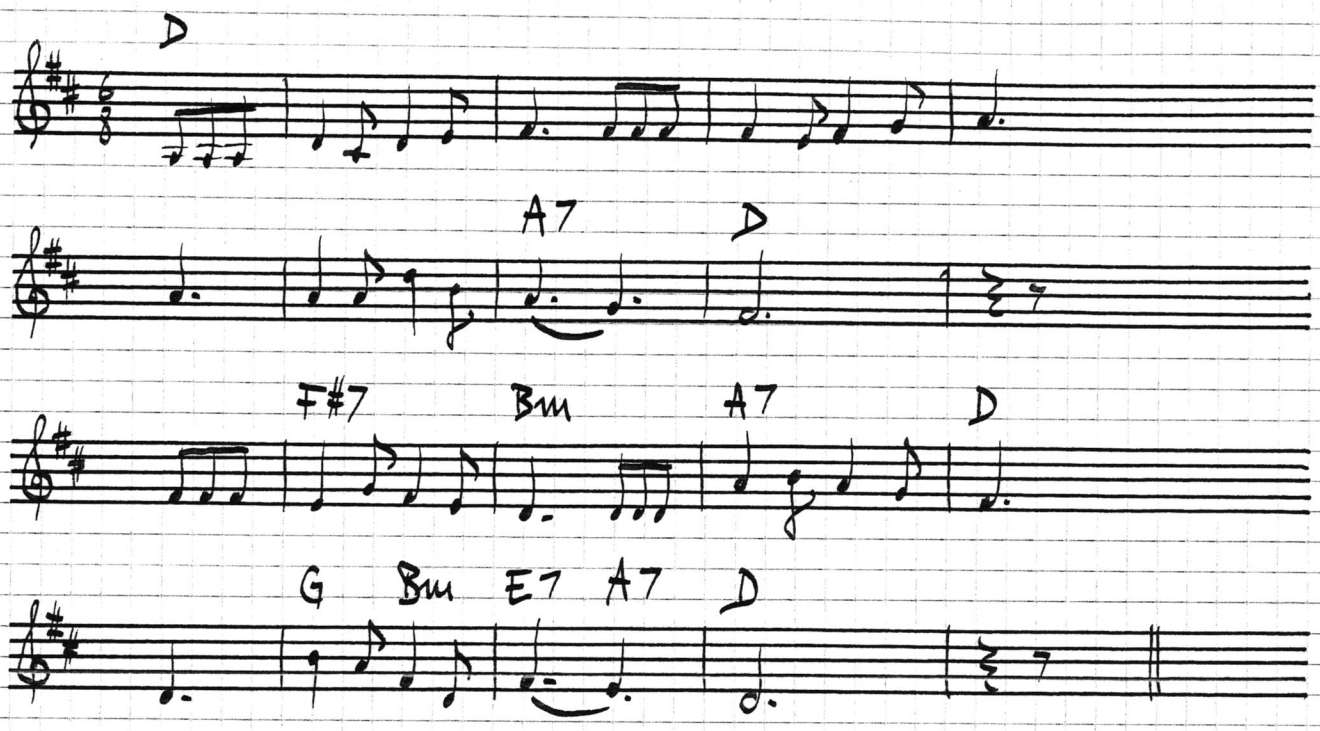
4. L'amour sert bien moins que la crainte ;
Elle nous comblait de ses dons.
L'intolérance est presque éteinte ;
Qui rallumera ses brandons ?
A notre joug si l'homme échappe,
La vérité luira d'abord :
Dieu sera plus grand que le pape.
Le diable est mort, le diable est mort.

5. Ignace accourt : que l'on me donne,
Leur dit-il, la face et ses droits.
Il n'épouvantait plus personne ;
Je ferai trembler jusqu'aux rois.
Vols, massacres, guerres ou pestes,
M'enrichiront du sud au nord.
Dieu ne vivra que de mes restes.
Le diable est mort, le diable est mort.

6. Tous de s'écrier : Ah ! brave homme !
Nous te bénissons dans ton fiel.
Soudain son ordre, appui de Rome,
Voit sa robe effacer le ciel.
Un chœur d'Anges, l'âme contrite,
Dit : Des humains plaignons le sort ;
De l'enfer saint Ignace hérite.
Le diable est mort, le diable est mort.

Adieux au monde

?.1 – 17.3.10



Gabriel Charles de Lattaignant

1. J'aurai bientôt quatre-vingts ans :
Je crois qu'à cet âge il est temps
De dédaigner la vie.
Aussi je la perds sans regret,
Et je fais gaîment mon paquet ;
Bonsoir la compagnie !

2. J'ai goûté de tous les plaisirs ;
J'ai perdu jusques aux désirs ;
A présent je m'ennuie.
Lorsque l'on est plus bon à rien,
On se retire, et l'on fait bien ;
Bonsoir la compagnie !

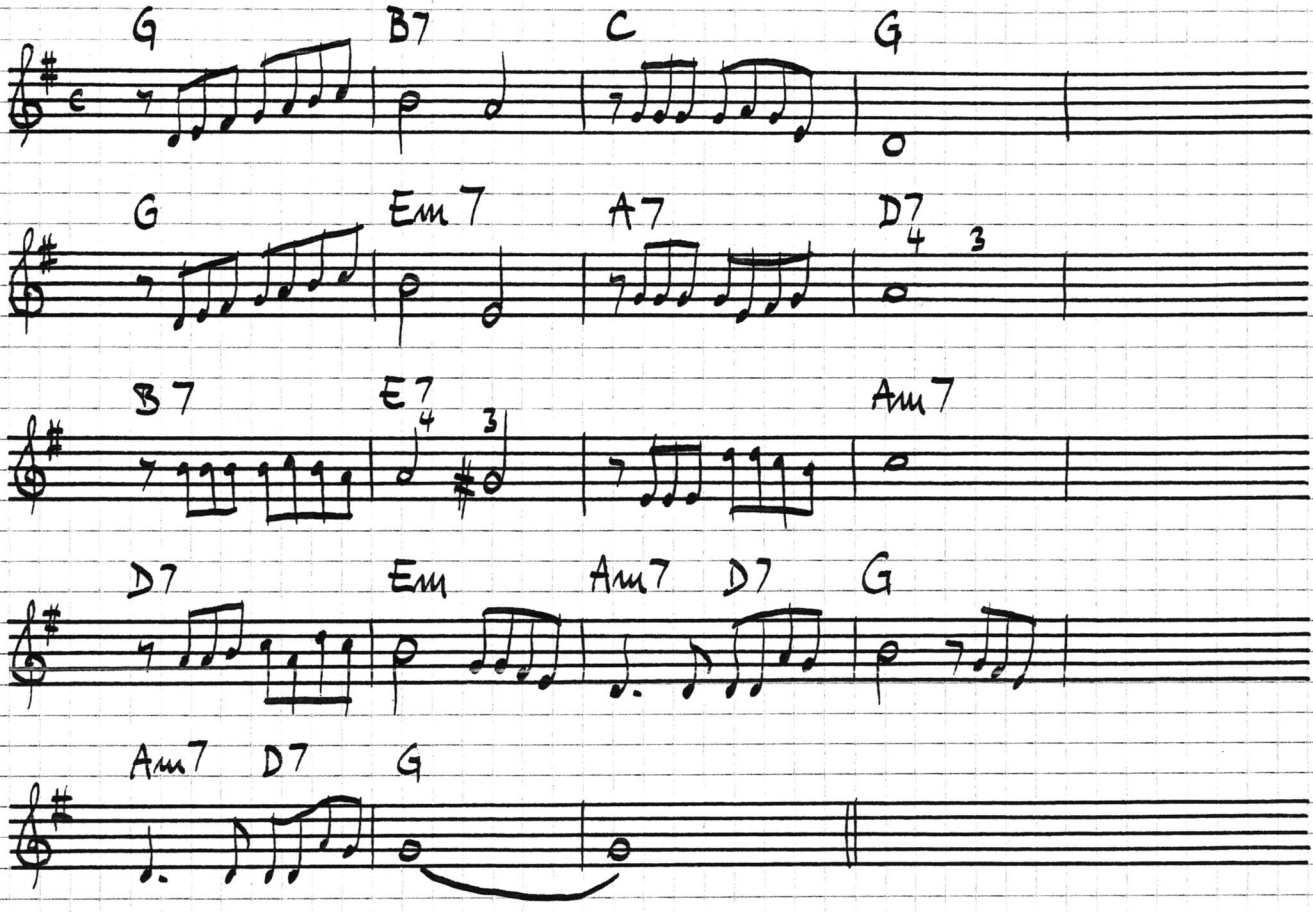
3. Lorsque d'ici je partirai,
Je ne sais pas trop où j'irai ;
Mais en Dieu je me fie :
Il ne peut me mener que bien ;
Aussi je n'appréhende rien :
Bonsoir la compagnie !

4. Dieu nous fit sans nous consulter,
Rien ne saurait lui résister ;
La carrière est remplie.
A force de devenir vieux,
Peut-on se flatter d'être mieux ?
Bonsoir la compagnie !

5. Nul mortel n'est ressuscité,
Pour nous dire la vérité
Des biens d'une autre vie.
Une profonde obscurité
Est le sort de l'humanité ;
Bonsoir la compagnie !

6. Rien ne périt entièrement,
Et la mort n'est qu'un changement,
Dit la philosophie.
Que ce système est consolant !
Je chante, en adoptant ce plan :
Bonsoir la compagnie !

7. Lorsque l'on prétend tout savoir,
Depuis le matin jusqu'au soir,
On lit, on étudie ;
On n'en devient pas plus savant ;
On n'en meurt pas moins ignorant ;
Bonsoir la compagnie !

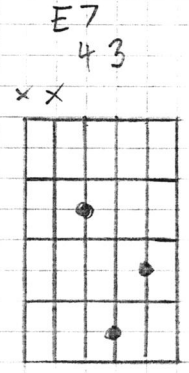
Maudit printemps !

Pierre-Jean de Béranger

1. Je la voyais de ma fenêtre
A la sienne tout cet hiver :
Nous nous aimions sans nous connaître ;
Nos baisers se croisaient dans l'air.
Entre ces tilleuls sans feuillage,
Nous regarder comblait nos jours.
Aux arbres tu rends leur ombrage ;
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ? | bis

2. Il se perd dans leur voûte obscure
Cet ange éclatant qui là-bas
M'apparut, jetant la pâture
Aux oiseaux un jour de frimas :
Ils l'appelaient, et leur manège
Devint le signal des amours.
Non, rien d'aussi beau que la neige !
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

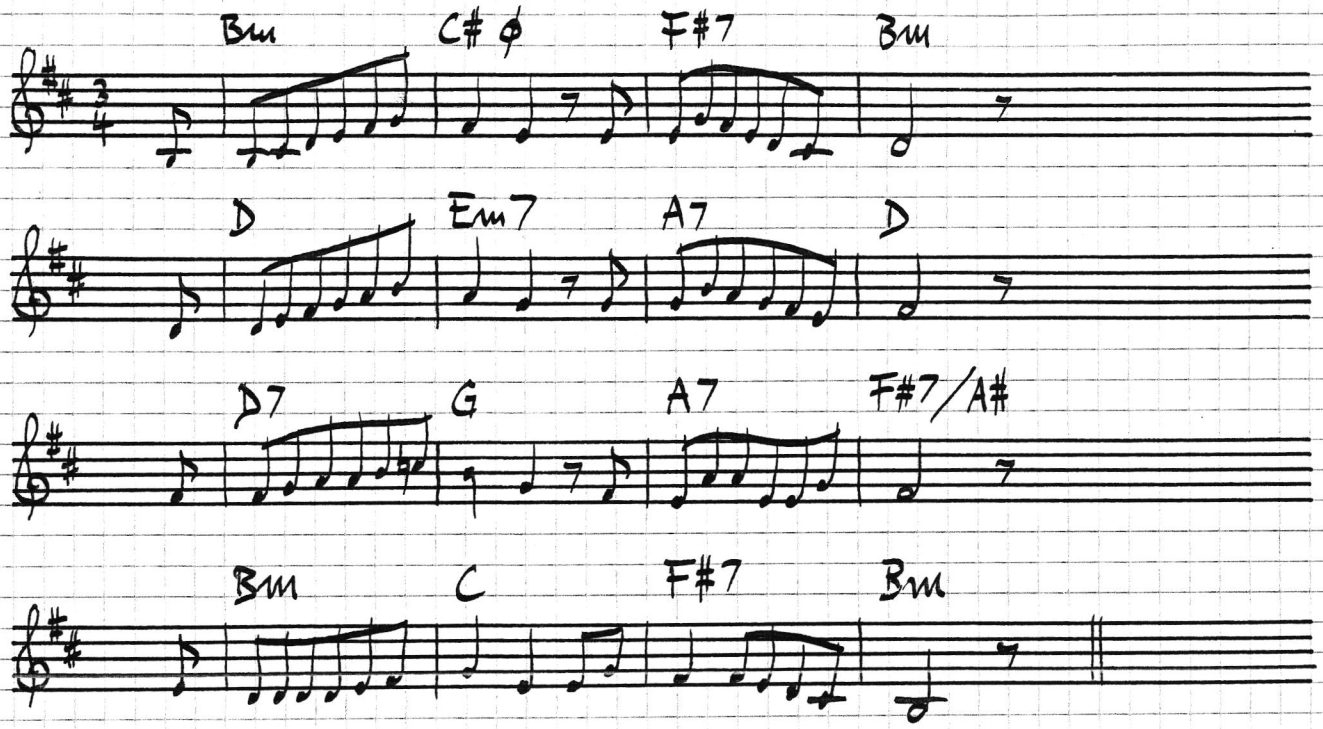
3. Sans toi je la verrais encore,
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche comme on nous peint l'Aurore
Du jour entr'ouvrant les rideaux.
Le soir encor je pourrais dire :
Mon étoile achève son cours ;
Elle s'endort, sa lampe expire.
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

4. C'est l'hiver que mon cœur implore :
Ah ! je voudrais qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours ?
Je ne la verrai plus sourire.
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?



La fille du fossoyeur

262 - 27.3.10



Pierre-Jean de Béranger (Claire)

1. Quelle est cette fille qui passe
D'un pied léger, d'un air riant?
Dans son sourire que de grâce,
De bonté dans son œil brillant!
Elle est modeste et désespère
Ses compagnes par sa fraîcheur;
Sa beauté fait l'orgueil d'un père:
C'est la fille du fossoyeur.

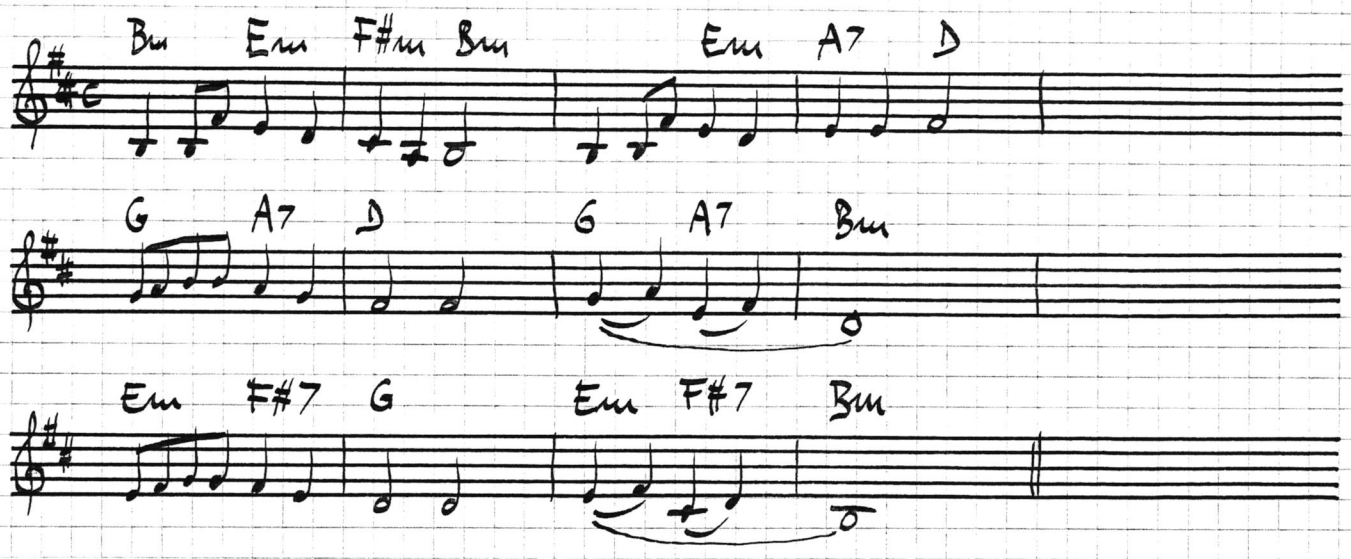
2. Elle habite le cimetière.
Ce qui au soleil on voit briller,
C'est sa fenêtre, et sa volière,
Qu'on entend d'ici gazouiller.
Là-bas, voltige sur les tombes
Un couple éclatant de blancheur;
A qui ces deux blanches colombes?
A la fille du fossoyeur.

3. Le soir, près du mur que domine
Son toit, où la vigne a grimpé,
Par les sons d'une voix divine
De surprise on reste frappé.
Chant d'amour ou chant d'allégresse
Vous retient joyeux ou rêveur.
Quelle est, dit-on, l'enchanteresse?
C'est la fille du fossoyeur.

4. On l'entend rire dès l'aurore
Sous les lilas de ce bosquet,
Où les fleurs humides encore
A sa main s'offrent par bouquet.
Là, que les plantes croissent belles!
Que les myrtes ont de vigueur!
Là, toujours des roses nouvelles
Pour la fille du fossoyeur.

5. Sous son toit, demain grande fête;
Son père va la marier.
Elle épouse, et la noce est prête,
Un jeune et beau ménétrier.
Demain, sous la gaze et la soie,
Comme en dansant battra son cœur!
Dieu donne enfants, travail et joie
A la fille du fossoyeur.

L'orgue

2-5-4-2010

Charles Cros . Le coffret de santal

1. Sous un roi d' Allemagne, ancien,
Est mort Gottlieb le musicien.
On l'a cloué sous les planches.
Hou! hou! hou!
Le vent souffle dans les branches
Hou! hou! hou!

2. Il est mort pour avoir aimé
La petite Rose-de-Mai.
Les filles ne sont pas franches. ...

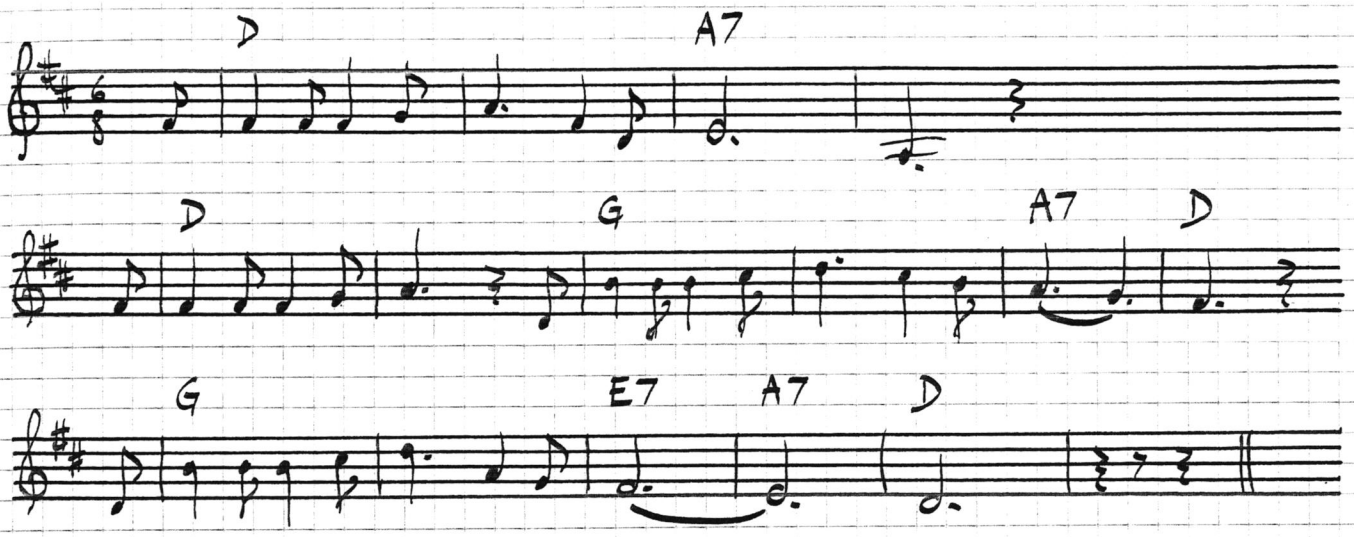
3. Elle s'est mariée, un jour,
Avec un autre, sans amour.
"Repassez les robes blanches!" ...

4. Quand à l'église ils sont venus,
Gottlieb à l'orgue n'était plus,
Comme les autres dimanches. ...

5. Car depuis lors, à minuit noir,
Dans la forêt on peut le voir
A l'époque des fenaisons. ...

6. Son orgue a les pins pour tuyaux
Il fait peur aux petits oiseaux.
Mais d'amour ont leurs
revanches. ...

La chanson de ma mie

10.4.2010

Théodore de Banville . Les cariatides

1. L'eau, dans les grands lacs bleus
Endormie,
Est le miroir des cieux :
Mais j'aime mieux les yeux
De ma mie. } bis

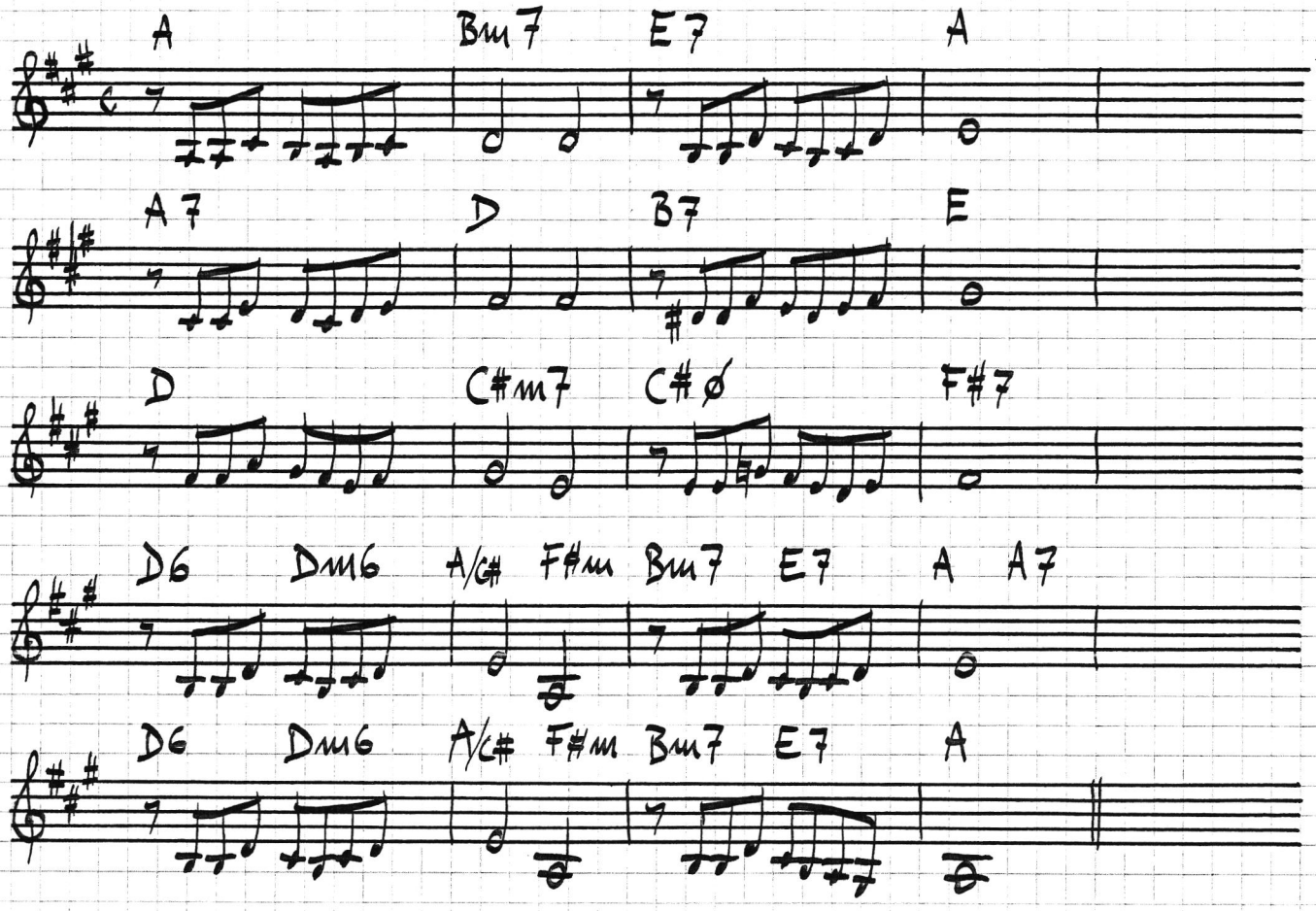
2. Pour que l'ombre parfois
Nous sourie,
Un oiseau chante au bois :
Mais j'aime mieux la voix
De ma mie.

3. La rosée, à la fleur
Défleurie
Rend sa vive couleur :
Mais j'aime mieux un fleur
De ma mie.

4. Le temps vient tout briser.
On l'oublie.
Moi, pour le mépriser,
Je ne veux qu'un baiser
De ma mie.

5. La rose sur le lin
Meurt flétrie ;
J'aime mieux pour coussin
Les lèvres et le sein
De ma mie.

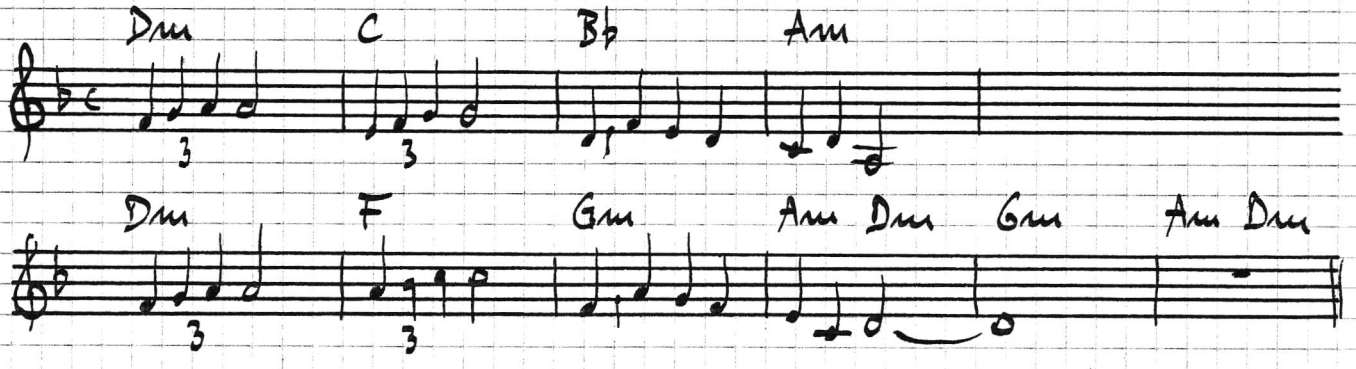
6. On change tour à tour
De folie :
Moi, jusqu'au dernier jour,
Je m'en tiens à l'amour
De ma mie.

Janvier 18-19.7.2010

François Coppée · Les mois

1. Songes-tu parfois, bien-aimée,
Assise près du foyer clair,
Lorsque sous la porte fermée
Gémit la bise de l'hiver,
Qu'après cette automne clémente,
Les oiseaux, ce peuple étourdi,
Trop tard, par un jour de tourmente,
Ont pris leur vol vers le Midi ; } bis

2. Que leurs ailes, blanches de givre,
Sont lasses d'avoir voyagé ;
Que sur le long chemin à suivre
Il a neigé, neigé, neigé ;
Et que, perdus dans la rafale,
Ils sont là, transis et sans voix,
Eux dont la chanson triomphale
Charmait nos courses dans les bois ?

3. Hélas ! comme il faut qu'il en meure
De ces émigrés grelottants !
y songes-tu ? Moi, je les pleure,
Nos chanteurs du dernier printemps.
Tu parles, ce soir où tu m'aimes,
Des oiseaux du prochain Avril ;
Mais ce ne seront plus les mêmes,
Et ton amour attendra-t-il ?

Eldorado 6.4 - 25.7.2010

Edgar Allan Poe

1. Gaily bedight,
A gallant knight,
In sunshine and in shadow,
Had journeyed long,
Singing a song,
In search of Eldorado.

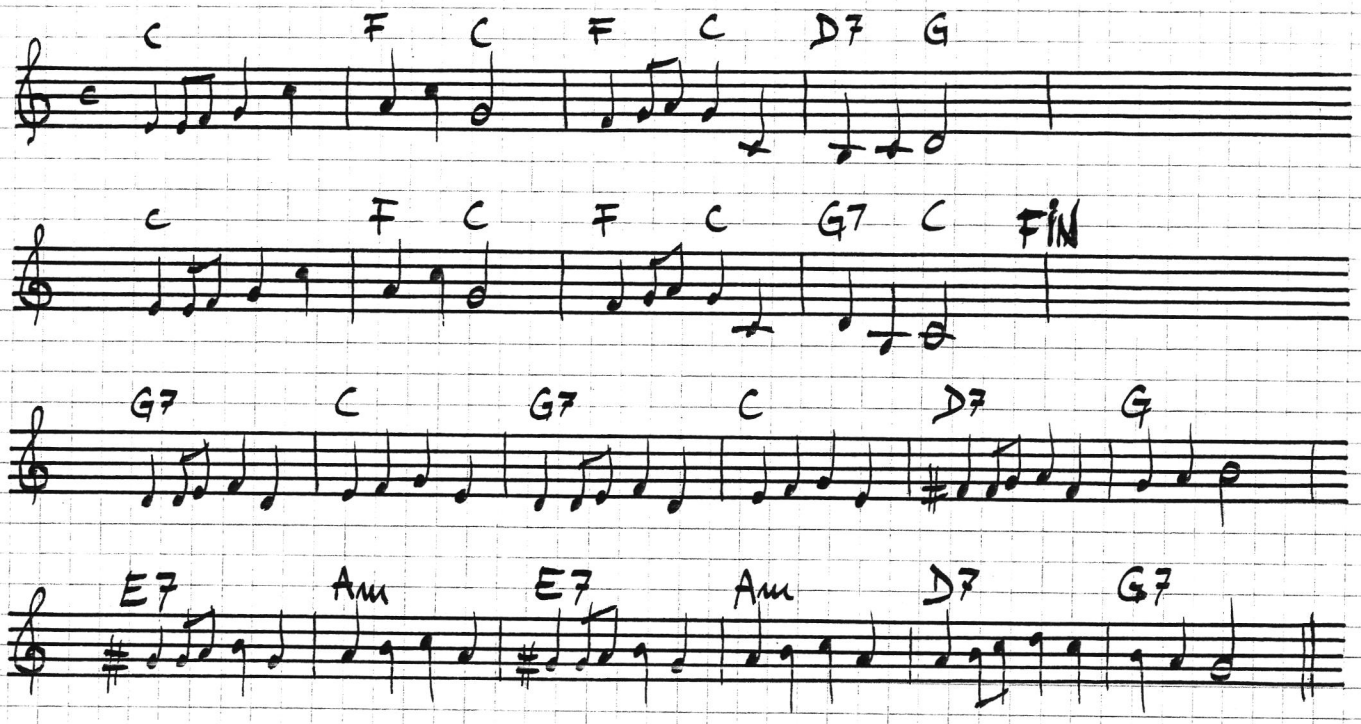
2. But he grew old -
This knight so bold -
And o'er his heart a shadow
Fell as he found
No spot of ground
That looked like Eldorado.

3. And, as his strength
Failed him at length,
He met a pilgrim shadow -
"Shadow," said he,
"Where can it be -
This land of Eldorado?"

4. "Over the Moun-
tains of the Moon,
Down the valley of the Shadow,
Ride, boldly ride,"
The shade replied, -
"If you seek for Eldorado!"

La casseuse de sabots

6-13.8.10



Gaston Couté

La Marie va-t-à cloche-pied :
Elle a cassé son sabot blanc
Pour s'en aller au sabotier,
Au sabotier qu'est son galant !

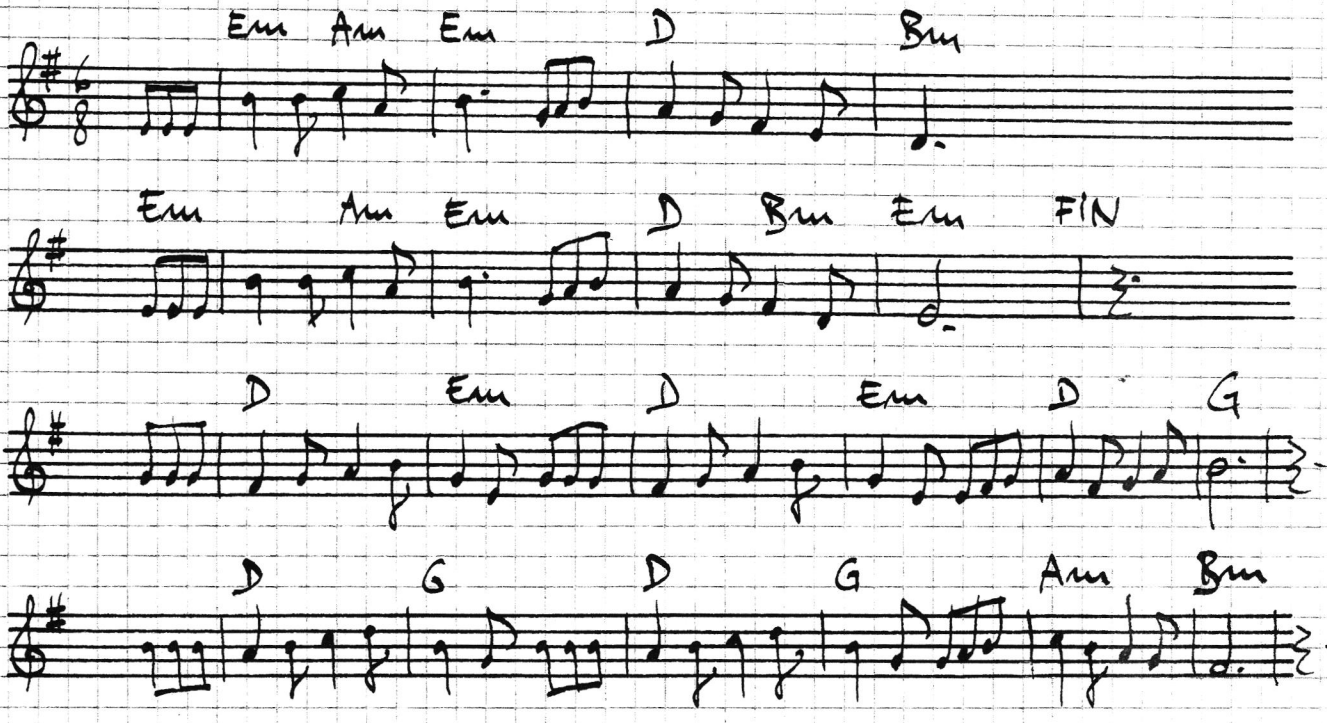
1. Ah ! dit sa mère, tout en peine,
Des sabots de l'autre semaine !
Les voilà beaux, les voilà frais !
C'en est honteux pour ta famille :
Tu casses des sabots, ma fille,
Comme l'évêque en bénirait !

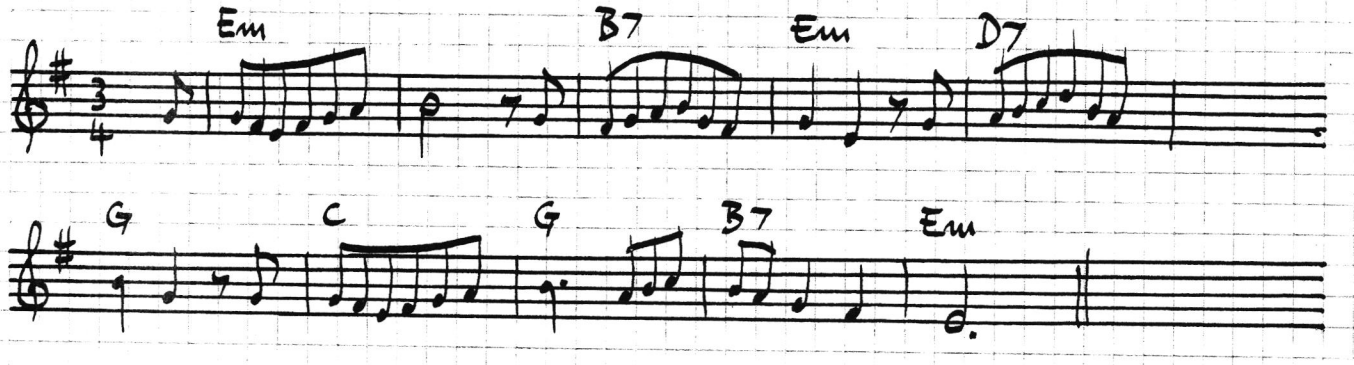
2. Hou ! l'imbécile qui sautilles
Comme un grillon sous les faucilles,
Prends les trente sous que voilà
Et va-t'en jusqu'à la clairière
Pour y quérir une autre paire
De sabots meilleurs que ceux-là !

3. Elle s'en court comme une folle
Vers la clairière où volent, volent
Les copeaux blonds du sabotier ;
Et, ma foi ! la première chose
Qu'elle offre là, de son corps rose,
N'est pas du tout son petit pied.

4. Lorsque la nuit vient à paraître
Entre les fûts noirs des vieux hêtres,
La belle s'en retourne avec
Des sabots neufs dessus les pattes,
Des copeaux partout qui la grattent
Et des baisers tout plein le bec !

5. Leur amour ne fait que d'éclore :
Les sabots casseront encore !
Mais quand Mariq pourra passer
Un mois sans en casser trois paires,
C'est que l'Amour de la clairière,
L'Amour aussi sera cassé.

10.12.10

Renouveau

1.11.2010

Gaston Couté

1. Ben oui, notre amour était mort
Sous les faux des moissons dernières,
(La javelle fut son suaire ...)
Ben oui, notre amour était mort,
Mais voici que je t'aime encor !

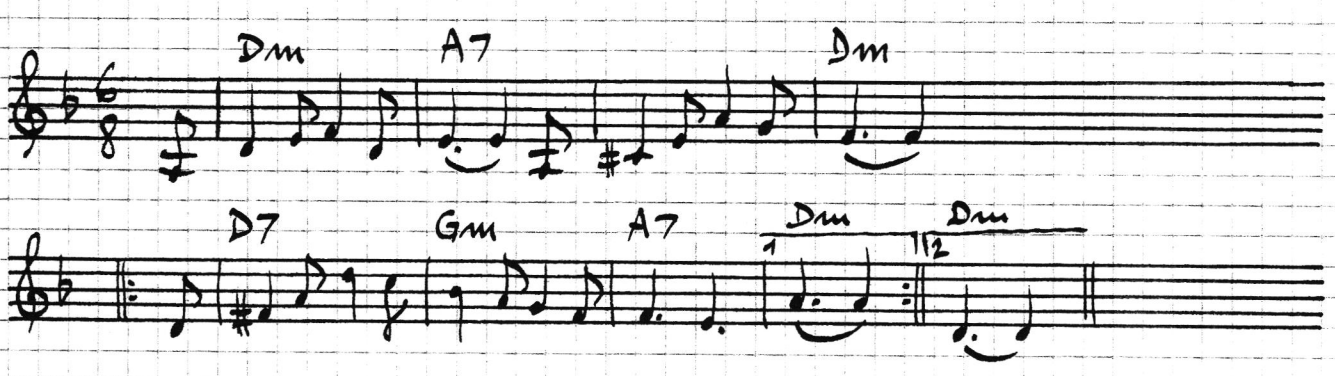
2. Pan pan ! pan pan ! à grands coups sourds,
Comme lorsqu'on cloue une bière,
J'ai battu les gerbes sur l'aire ;
Pan pan ! pan pan ! à grands coups sourds
Sur le cercueil de notre amour !

3. Et pan pan ! les fléaux rageurs
Ont écrasé, dessous leur danse,
Le bleuet gris des souvenances
(Et pan pan ! les fléaux rageurs !)
Avec le ponceau qu'est mon cœur !

4. Dedans la tombe des sillons
Quand ce fut le temps des emblaves,
Comme un fossoyeur lent et grave,
Dedans la tombe des sillons
J'ai mis l'amour et la moisson.

5. Des sillons noirs un bluet sort
Tandis qu'une autre moisson bouge ;
Avec un beau pourceau tout rouge,
Des sillons noirs un bluet sort,
Et voici que je t'aime encor !

Le vieux mendiant 27.12.09 – 2.11.10



Paul Fort. L'alouette

1. J'ai vu de bonnes gens. J'ai vu de saintes gens,
Mais je n'ai jamais vu mon chapeau plein d'argent. bis

2. Aux socs de mes pieds nus raboteurs des ornières,
J'ai vu par grands copeaux se lever la poussière.

3. J'ai vu la fée un jour au bord de mes vingt ans,
Et de l'avoir vu' fuir je pleure en mon vieux temps.

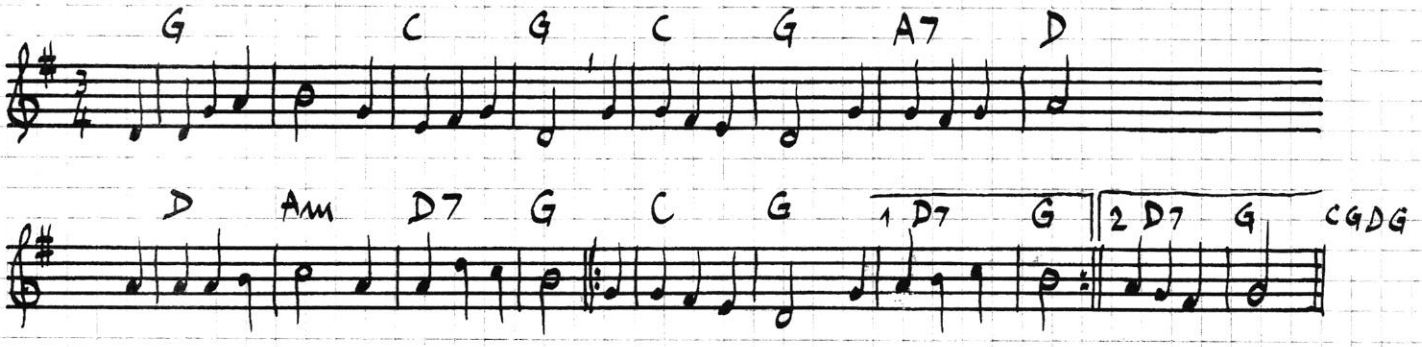
4. Que de fois j'aurais cru – tendresse de mon cœur ! –
La flamme du fusil abattre un lièvre en fleur.

5. Hôte de ces bois noirs, souvent j'ai vu l'orage
Nous balayer le ciel d'un balai de feuillage.

6. Ah ! tout ce que j'ai vu ! j'ai vu pendant nos guerres
Saint Michel éclaireur de Jeanne la Guerrière.

7. Hier j'ai vu, c'était la Sainte-Nique-d'oreille,
A travers l'arc-en-ciel l'averse des grenouilles.

8. Mais je n'ai jamais vu – pieuses bonnes gens –
Non, je n'ai jamais vu mon chapeau plein d'argent.

Les cheveux des blondes 8.10.9-7.11.10

Paul Fort. La chantise (L'Amour marin)

1. Les cheveux des blond's contienn'nt du poison.
Je n'ai plus mon âm', je n'sens plus ma vie,
D'puis que j't'ai baisé' tout autour du front,
Un jour qu'sur la grèv' t'étais endormie. | bis

2. L'odeur orageus' qui m'a-z-affolé,
Quand j'humais tes ch'veux, me poursuit dans l'vent.
Je m'traîn' dans les flaqu's, j'gliss' sous les rochers,
J'pourr' ma tête dans l'sabl' pour n'plus respirer.

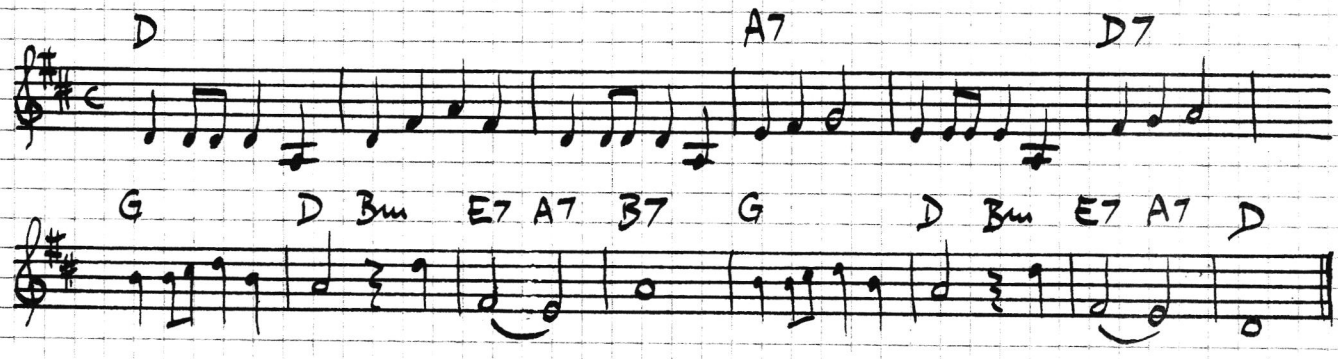
3. Mais y a rien à faire. Jusqu'au fond des sables,
C'est l'odeur de blond' qui m'a-z-affolé!
Ce n'est plus la mer qui a son odeur,
Jusqu'au fond des flots c'est tes ch'veux mouillés!

4. Hier, le soleil a mis sa colonne
Au milieu d'la mer; moi sur la falaise,
Dans la transparenc' je t'ai vu', Simonne,
Nager dans l'eau d'or sous tes ch'veux dorés.

5. Tout l'brillant des flots, tout l'brillant des grèves,
Tout c'qui brill' dans l'air, tout l'or des orages,
C'est toi qui traverses, tes ch'veux en cortège,
Les sables, les flots, l'air et les nuages!

Le sacrilège impuni

19.11.10



Gaston Couté

1. La Mari' s'en va-t'à l'office
Y prier pour son bon ami
Qu'v'là déjà un mois qu'est parti
Au régiment prend' du service.

2. Comme ell' mettait l'pied dans l'église
L'facteur y donne un mot d'écrit,
Un mot d'écrit qu'son bon ami
Y'envoi' d'oresqu'i' fait son service.

3. Ell' rentre et prend de l'eau bénite,
Et pis s'ag'noeille, et pis s'assit
En songeant à son bon ami
Qui souffre loin d'elle, au service.

4. Pendant bien longtemps ell' résiste
Mais, à la fin, elle ouvre et lit
Le billet doux d'son bon ami
Qu'est en train de fair' son service.

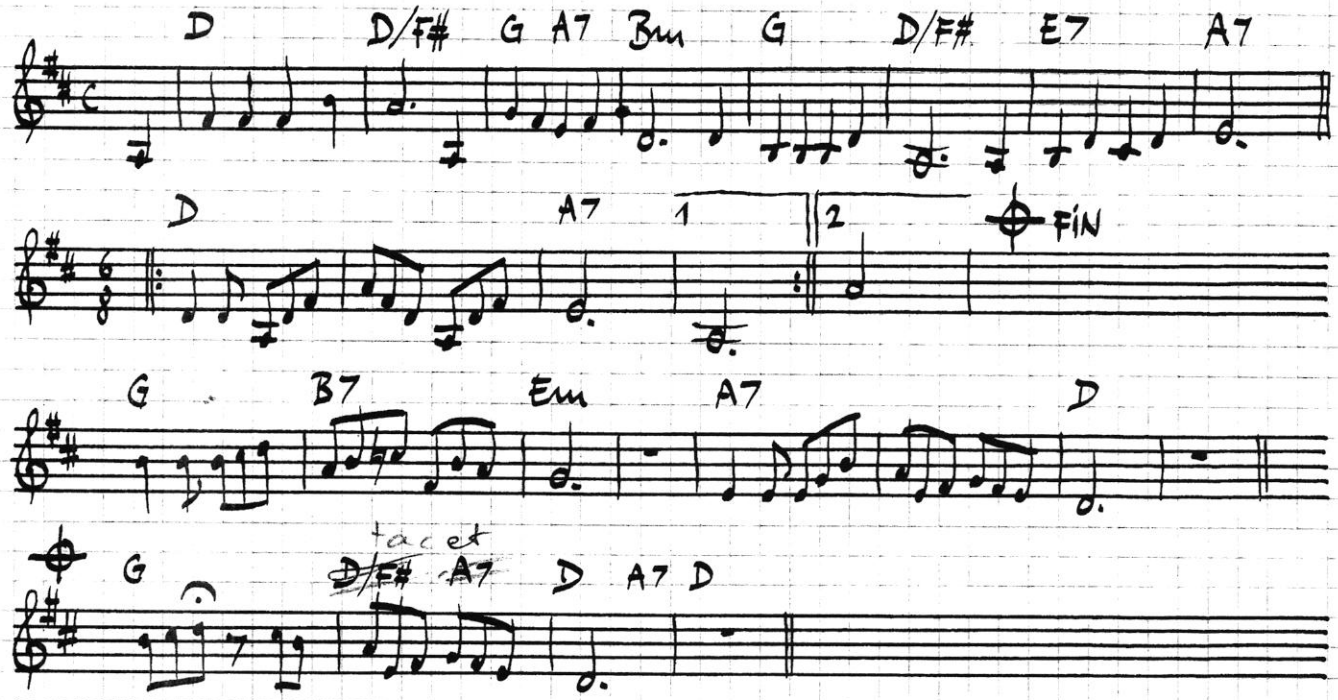
5. Là-d'ssus, les vieux saints d'pierr' frémissent
Et le petit Jésus rougit
D'voir la lett' de son bon ami
Qui l'aime en faisant son service.

6. Pour la punir d'la faut' commise
Dieu décid' qu'elle aura un p'tit
Dans les neufs mois qu'son bon ami
S'ra encore à fair' son service

7. Mais, il envoya vers la p'tite
Inutil'ment son Saint-Esprit,
Car le gâs avait fait l'petit
Avant que d'partir au service.

1-4 DO
5-6 Mi
7 DO

capo 3.

Bon conseil aux amants 23.12.06 – 25.11.10

Victor Hugo. Toute la lyre 7.11

L'amour fut de tout temps un bien rude Amanké.
Si l'on ne veut pas être à la porte flanqué,

1. Dès qu'on aime une belle, on s'observe, on se sonde;
On met le naturel de côté; bête brute,
On se fait ange; on est le nain Micromégas;
Surtout on ne fait point chez elle de dégâts;

2. On se tait, on attend, jamais on ne s'ennuie,
On trouve bon le givre et la bise et la pluie,
On n'a ni faim, ni soif, on est de droit transi;
Un coup de dent de trop vous perd. Ogez ceci:

3. Un brave ogre des bois, natif de Moscovie,
Etait fort amoureux d'une fée, et l'envie
Que'il avait d'épouser cette dame s'accrut
Au point de rendre fou ce pauvre cœur tout brut:

4. L'ogre, un beau jour d'hiver, peigne sa peau velue,
Se présente au palais de la fée, et salue,
Et s'annonce à l'huissier comme prince Ogrousley.
La fée avait un fils, on ne sait pas de qui.

5. Elle était ce jour-là sortie, et quant au mioche,
Bel enfant blond nourri de crème et de brioche,
Don fait par quelque Ulysse à cette Calypso,
Il était sous la porte et jouait au cerceau.

6. On laissa l'ogre et lui tout seuls dans l'antichambre.
Comment passer le temps quand il neige en décembre
Et quand on n'a personne avec qui dire un mot?
L'ogre se mit alors à croquer le marmot.

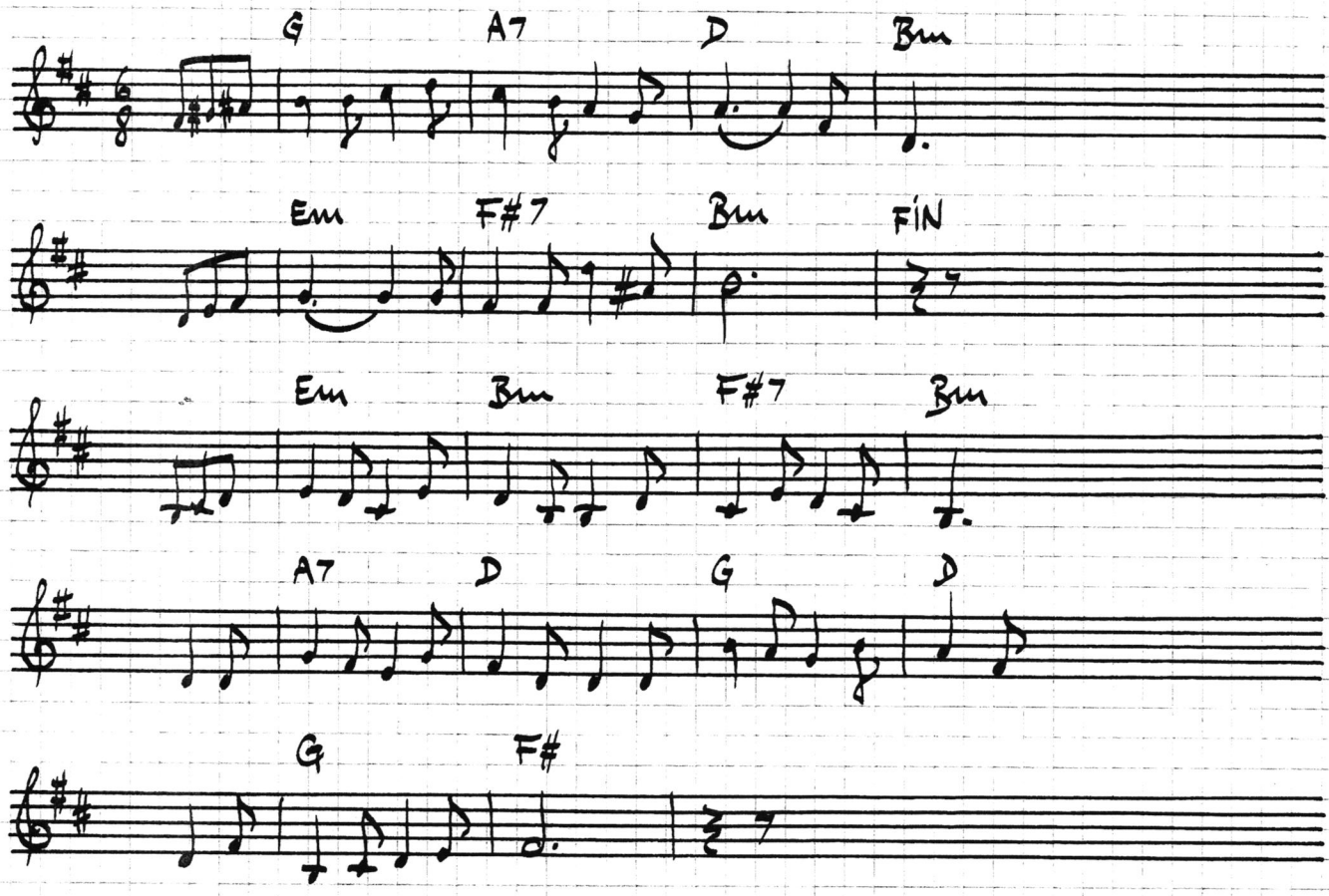
7. C'est très simple. Pourtant c'est aller un peu vite,
Même lorsqu'on est ogre et qu'on est moscovite,
Que de gober ainsi les mioches du prochain.
Le bâillement d'un ogre est frère de la faim.

8. Quand la dame rentra, plus d'enfant. On s'informe.
La fée avise l'ogre avec sa bouche énorme.
As-tu vu, cria-t-elle, un bel enfant que j'ai?
Le bon ogre naïf lui dit: Je l'ai mangé.

9. Or, c'était maladroit. Vous qui cherchez à plaire,
Jugez ce que devint l'ogre devant la mère
Furieuse qu'il eût soupé de son dauphin.
Que l'exemple vous serve; aimez, mais soyez fin;

10. Adorez votre belle, et soyez plein d'astuce;
N'allez pas lui manger, comme cet ogre russe,
Son enfant, ou marcher sur la patte à son chien.

Le pauvre gâs

24-25.11.10

Gaston Couté . Le vilain gâs!

1. Olé ! là-bas,
Vous qui danser en rondes claires,
Ecouter çà : c'était un pauvre gâs !

Au temps des contes de grand'mères,
C'était un nestaud si laid,
Si laid, si pauvre, et si bête
Que, pour danser dans les fêtes,
Nulle fille n'en voulait !

2. Olé ! là-bas,
Vous qui tourner par couples roses,
Ecouter çà : c'était un pauvre gâs !

Ses vingt ans murmuraient des choses
Et son cœur n'était point sourd.
Il en eut telle souffrance
Qu'il mourut, un soir de danses,
Au son des cri-cris d'amour.

3. Olé ! là-bas,
Vous qui savez les baisers tendres,
Ecoutez ça : c'était un pauvre gâs !

Le vieux sonneur alla descendre
Son méchant corps au tombeau.
Frais du froid cercueil de planches
Son cœur, au temps des pervenches,
Tenta vers l'amour nouveau.

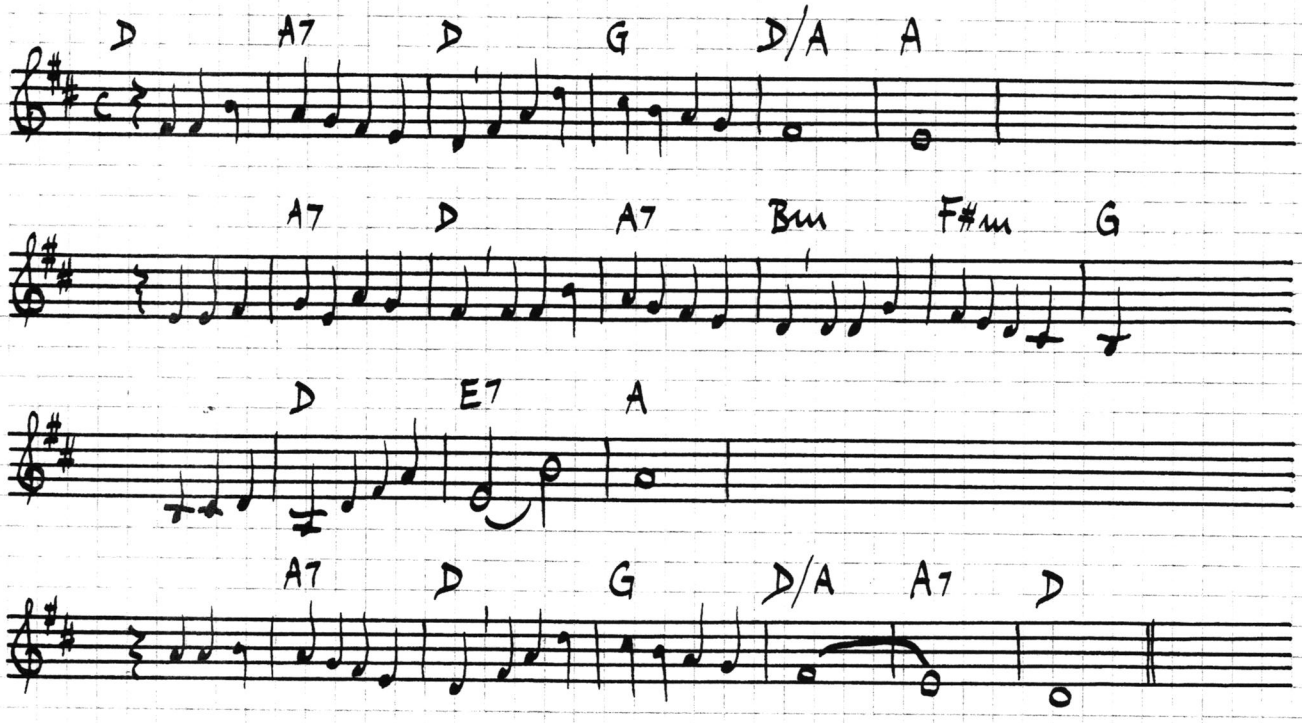
4. Olé ! là-bas,
Vous qui passez, les gais dimanches,
Ecoutez-ça : c'était un pauvre gâs !

Son âme prit corps de pervenche...
Et, comme une fille allait
Vers les danses coutumières,
Cueillit la fleur printanière
Pour la mettre à son corset...

5. Olé ! là-bas,
Vous qui tournez en rondes claires,
Ecoutez ça : c'était un pauvre gâs !...

Le vieux trouvère

28.11.10



Gaston Couté

1. Dans ce temps-là, je n'avais rien,
Rien du tout dans mon escarcelle,
Et ma lyre était tout mon bien ;
Dans ce temps-là je n'avais rien
Que de grands trous à mon pourpoint
Et le cœur de ma damoiselle.
Dans ce temps-là, je n'avais rien,
Rien du tout dans mon escarcelle.

2. J'allais chanter dans les manoirs
La geste du vieux Charlemagne,
Et, gueux d'argent, riche d'espoirs
J'allais...
Devant les dames aux yeux noirs
Dont les barons faisaient compagne.
J'allais...

3. On m'aimait... j'étais adoré
Car j'avais ce qu'il faut pour plaire :
Le regard vif, l'air déluré ;
On...
Et m'étais toujours figuré
Qu'on vivait d'amour et d'eau claire.
On...

4. Je payais souvent un baiser
D'un rondel ou d'une ballade
Lorsqu'on voulait bien me laisser,
Je...
Comme ça, sans jamais toucher
A ma bourse toujours malade,
Je...

5. Quand ma toute belle voulait
Un collier d'or aux lueurs folles
Pour entourer son cou fluet,
Quand... !
Je lui faisais un chapelet
D'éblouissantes lucioles,
Quand...

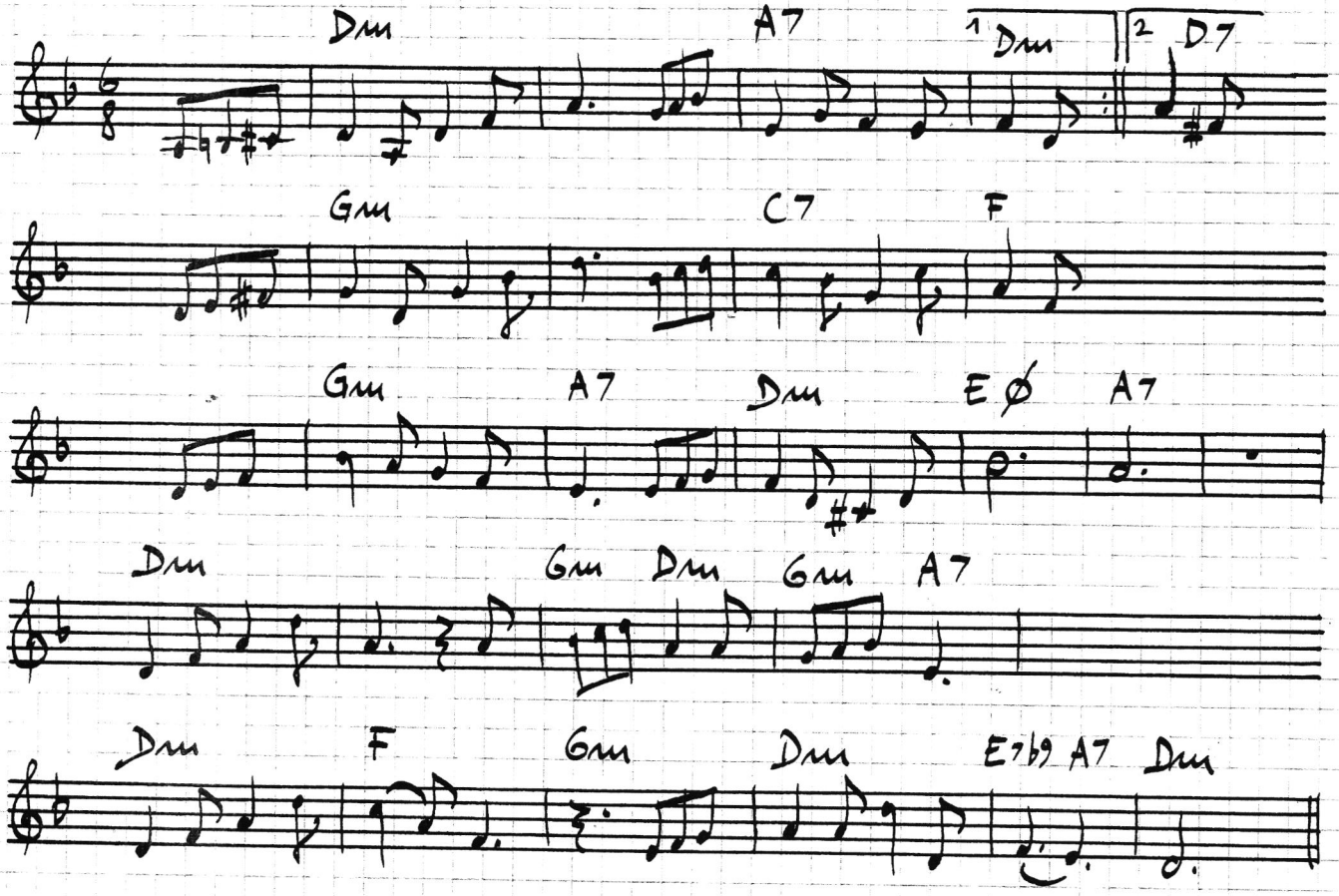
6. L'avenir était devant moi
Comme un jardin couvert de roses
Et, plus riant que pour un roi,
L'avenir...
Mais maintenant, au vieux beffroi
Vont sonner mes heures moroses. L'avenir...

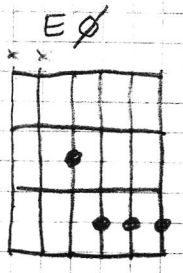
7. Riche et vieux !... las ! m'ont dit adieu
Jeune pastoure et gente dame
Que mes cheveux blancs tentaient peu. Riche...

Car je n'attends qu'un mot de Dieu
Pour voir, vers lui, voler mon âme. Riche...

Le fondeur de canons

18-22.11.10





Gaston Couté

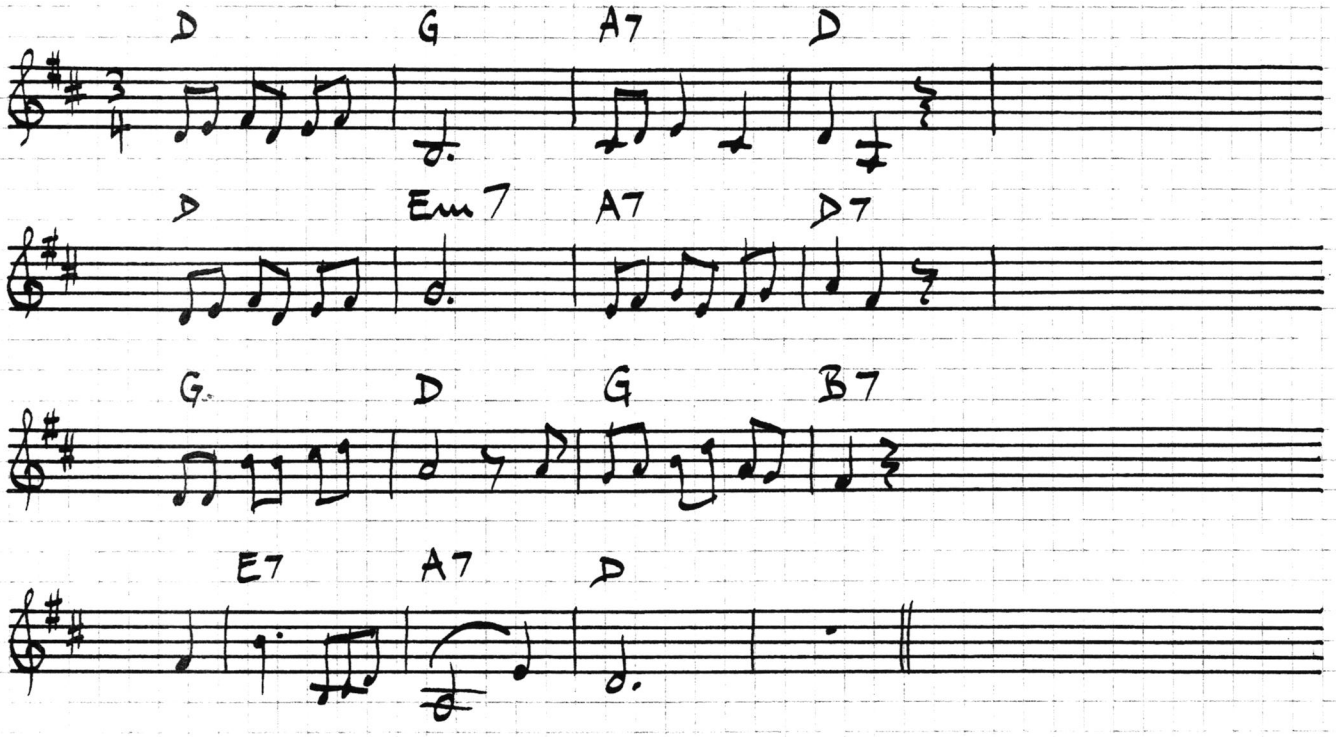
1. Je suis un pauvre travailleur
Pas plus méchant que tous les autres,
Et je suis peut-être meilleur
O patrons! que beaucoup des vôtres;
Mais c'est mon métier qui veut ça,
Et ce n'est pas ma faute, en somme,
Si j'use chaque jour mes bras
A préparer la mort des hommes...

Refrain:
Pour gagner mon pain
Je fonds des canons qui tueront demain
Si la guerre arrive.
Que voulez-vous, faut bien qu'on vive!

2. Je fais des outils de trépas
Et des instruments à blessures
Comme un tisserand fait des draps
Et le cordonnier des chaussures,
En fredonnant une chanson
Où l'on aime toujours sa blonde;
Mieux vaut ça qu'être un vagabond
Qui tend la main à tout le monde.

3. Et puis je suis aussi de ceux
Qui partiront pour les frontières
Lorsque rougira dans les cieux
L'aurore des prochaines guerres;
Là-bas, aux canons ennemis
Qui seront les vôtres, mes frères!
Il faudra que j'expose aussi
Ma poitrine d'homme et de père.

4. Ne va pas me maudire, ô toi
Qui domineras, un jour, peut-être,
Ton dernier sommeil auprès de moi
Dans la plaine où les bœufs vont paître!
Vous dont les petits grandiront
Ne me maudissez pas, ô mères!
Moi je ne fais que des canons,
Ça n'est pas moi qui les fais faire!

Ma foy je m'en ennuye 6.12.10

Vincent Voiture

1. J'avois de l'amour pour vous,
Charmante Sylvie,
Mais vos injustes courroux
Ont refroidy mon envie
Je sçais aymer constamment,
Mais si l'on aime vainement
Ma foy je m'en ennuye.

2. Vostre bouche, et vos beaux yeux
Les Roys de ma vie,
Et vostre ris gracieux,
Avoient mon ame asservie,
Vous m'aviez gagné le cœur,
Mais quand on a trop de rigueur,
Ma foy je m'en ennuye.

3. J'approuve un feu bienheureux
Qui deux Ames lie,
Et tient deux cœurs amoureux
Sans peine et melancolie,
J'ayme les douces Amours,
Mais pour soupirer tous les jours,
Ma foy je m'en ennuye.

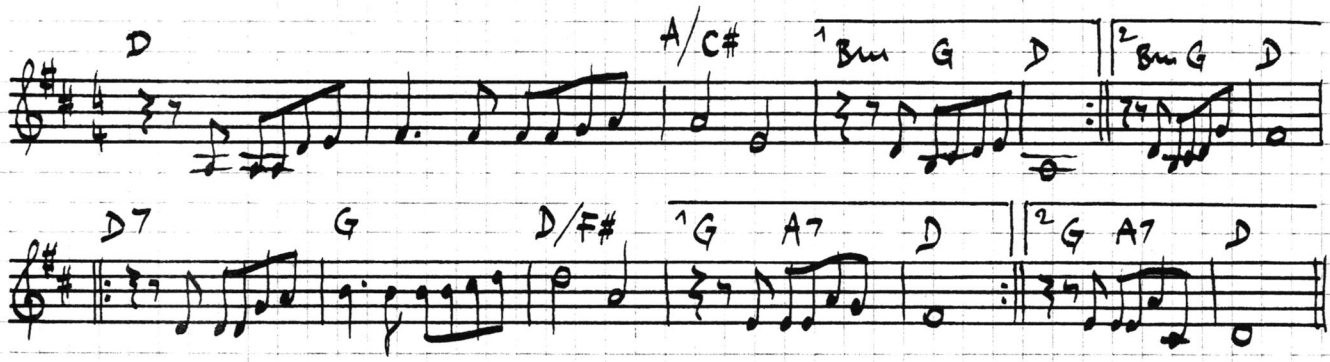
4. L'Amour sur un autre Amour
Volontiers s'appuye,
J'ayme sans aucun destour;
Mais si je voy qu'on me fuye,
Et qu'on se plaise à m'ouïr
Pleurer, tourmenter et gemir,
Ma foy je m'en ennuye.

5. J'approuve un cœur enflammé,
Qui se glorifie
D'aymer sans qu'il soit aymé,
Et son plaisir sacrifie,
Je le fais bien quelquefois,
Mais quand cela passe trois mois,
Ma foy je m'en ennuye.

6. Vous exercez sur mon cœur
Trop de Tyrannie,
Je ne vis plus qu'en langueur,
C'est une peine infinie
Que de vivre en vous aymant,
Et pour vous parler franchement,
Ma foy je m'en ennuye.

7. Si vous pensez honnorer
Une Ame transie,
Qui meurt pour vous adorer,
Pour moy je vous remercie,
Je ne veux point tant d'honneur
Gardez-le pour un grand Seigneur
Ma foy je m'en ennuye.

Non, vous ne voulez pas

23.25.12.10

capodastre 2

Philippe Desportes

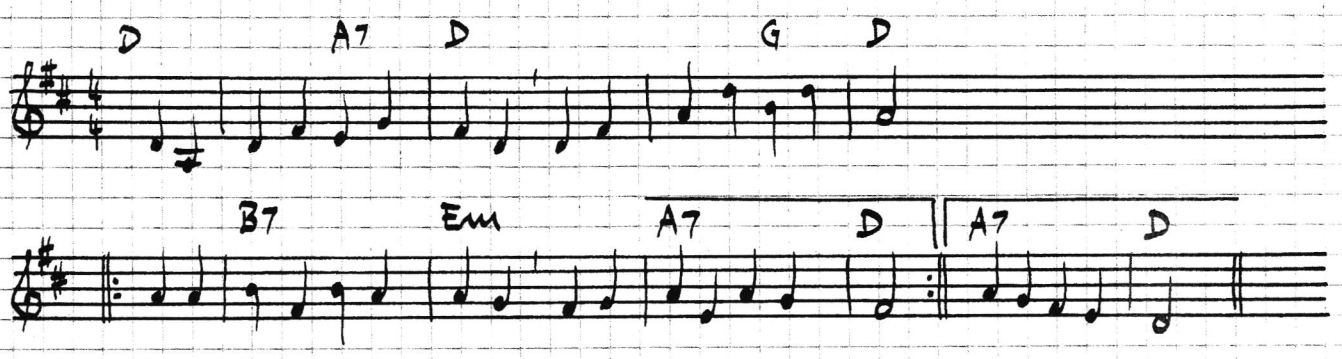
1. Un doux trait de vos yeux, à ma fière deesse !
Beaux yeux, mon seul confort,
Peut me remettre en vie et m'oster la tristesse
Qui me tient à la mort.
Tournez ces clairs soleils, et par leur vive flame
Retardez mon trespas :
Un regard me suffit : le voulez-vous, madame ?
Non, vous ne voulez pas.

2. Un mot de vostre bouche à mon dam trop aimable,
Mais qu'il soit sans courroux,
Peut changer le destin d'un amant miserable,
Qui n'adore que vous.
Il ne me faut qu'un oui, meslé d'un doux sourire
Plein d'amours et d'appas :
Mon Dieu ! que de langueurs, le voulez-vous point dire ?
Non, vous ne voulez pas.

3. Roche sourde à mes cris, de glaçons toute pleine,
Ame sans amitié,
Quand j'estoy moins brûlant, tu m'estois plus humaine
Et plus prompte à pitié.
Cessons donc de l'aimer, et, pour nous en distraire,
Tournons ailleurs nos pas.
Mais peut-il estre vray que je le veuille faire ?
Non, je ne le veux pas.

Il faut nous aimer vivants

17.9.08 - 16.7.11



Paul Fort - Georges Brassens

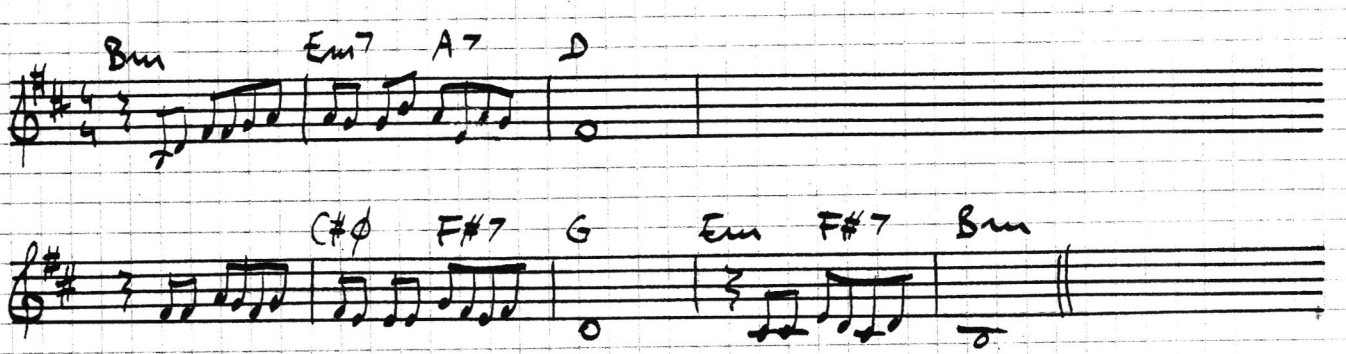
1. Sans curé, maire, notaire
Ou avec, ça se défend,
Il faut nous aimer sur terre,
Il faut nous aimer vivants,
Ne crois pas au cimetière,
Il faut nous aimer avant.

2. À moins d'être au monastère
Et toi ma belle au couvent,

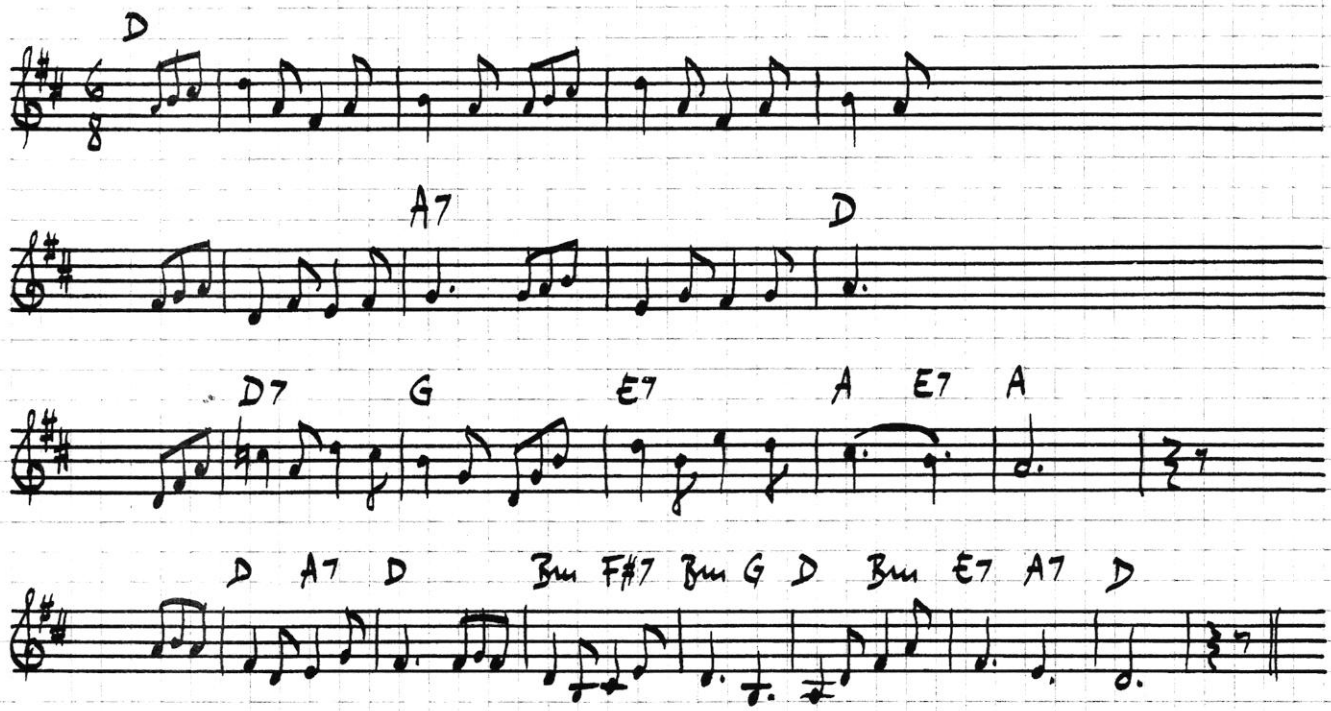
3. N'embarquons pas pour Cythère
Morts et froids, les pieds devant.

4. Quand même un Dieu salutaire
Renouerait nos cœurs fervents,

5. Ma poussière et ta poussière
Deviendront le gré des vents.



Le gars qu'a perdu l'esprit

25.9.10 - 1.1.11

Gaston Couté

1. Par chez nous, dans la vieille lande
Ousque ça sent bon la lavande,
Il est un gâs qui va, qui vient,
En rôdant partout comme un chien,
Et tout en allant, il dégoise
Des sottises aux gens qu'il croise.

Refrain:
Honnêtes gens, pardonnez-lui
Car il ne sait pas ce qu'il dit:
C'est un gâs qu'a perdu l'esprit!

2. - Oh! là-bas! Bourgeois qui passe,
Arrive ici que je t'embrasse;
T'es mon frère que je te dis
Car, quoiqu'tu t'as de biaux habits
Et moi des hardes en guenille,
J'ont tous deux la même famille.

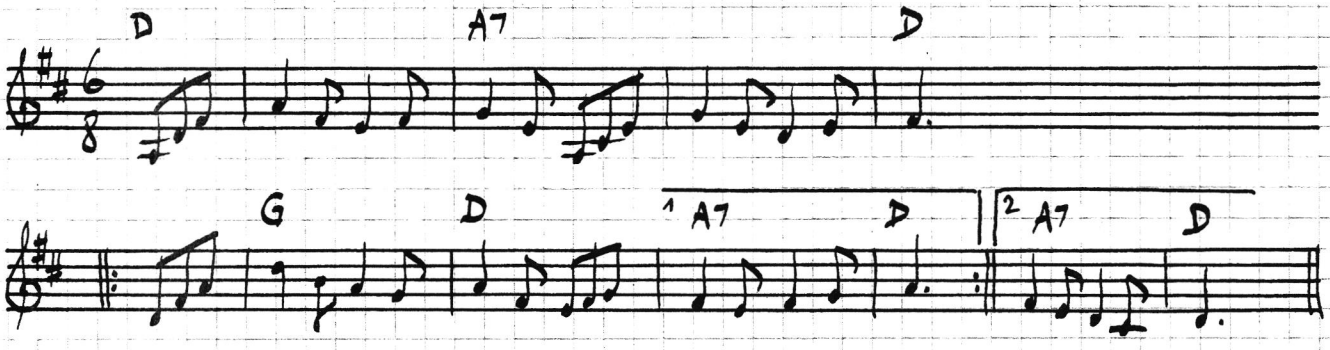
3. -Ohé là-bas! le gros vicaire
Qui menez un défunt en terre,
Les morts n'ont plus besoin de vous,
Car ils ont bien laissé leurs sous
Pour acheter votre eau bénite,
C'est point ça qui les ressuscite...

4. -Ohé là-bas! Monsieur le Maire,
Dites-moi donc pourquoi donc faire
Qu'on arrête les chemineaux
Quand vous, qui n'êtes qu'un voleur
Et peut-être bien pis encore,
Le gouvernement vous décore.

5. -Ohé là-bas! garde champêtre,
Vous feriez bien mieux d'aller paître
Qu'embêter ceux qui font l'amour
Au bas des talus, en plein jour;
Regardez si les grandes vaches
Et les petits moineaux se cachent

6. -Ohé là-bas! bien militaire
Qui traînez un sabre au derrière.
Brisez-le, jetez-le à l'eau
Ou bien donnez-le moi plutôt
Pour faire un canon de charrue...
Je mourrons bien sans qu'on nous tue.

7. Et si le pauvre est imbécile
C'est d'avoir trop lu l'Evangile;
Le fait est que si Jésus Christ
Revenait au jour d'aujourd'hui
Répéter chez nous, dans la lande
Ousque ça sent bon la lavande...
Ce que dans le temps il a dit,
Pas mal de gens diraient de lui:
"C'est un sans qu'a perdu l'esprit!..."

Les trois hussards 11.2.11

Gustave Nadaud

1. C'étaient trois hussards de la garde
Qui s'en revenaient en congé ;
Ils chantaient de façon gaillarde
Et marchaient d'un air dégagé.

2. "Je vais revoir celle que j'aime ;
C'est Margoton, dit le premier.
- C'est Madelon, dit le deuxième.
- C'est Jeanneton, dit le dernier."

3. Un homme était sur leur passage :
"Hé ! C'est Jean, le sonneur, je crois.
Quoi de nouveau dans le village ?
- Tout va toujours comme autrefois.

4. -" Et Margoton, notre voisine ?
- J'ai sonné ses vœux l'an dernier,
Car elle est sœur Visitandine
Dans le couvent de Noirmoutier.

5. -" Et Madelon ! toujours bien sage ?
- Oui dà. Pour elle j'ai sonné,
Voilà dix mois, son mariage,
Voilà dix jours, son premier né.

6. -"Et Jeanneton, dit le troisième,
Toujours heureuse ? - Ah ? sûrement :
Trois mois passés aujourd'hui même,
J'ai sonné son enterrement.

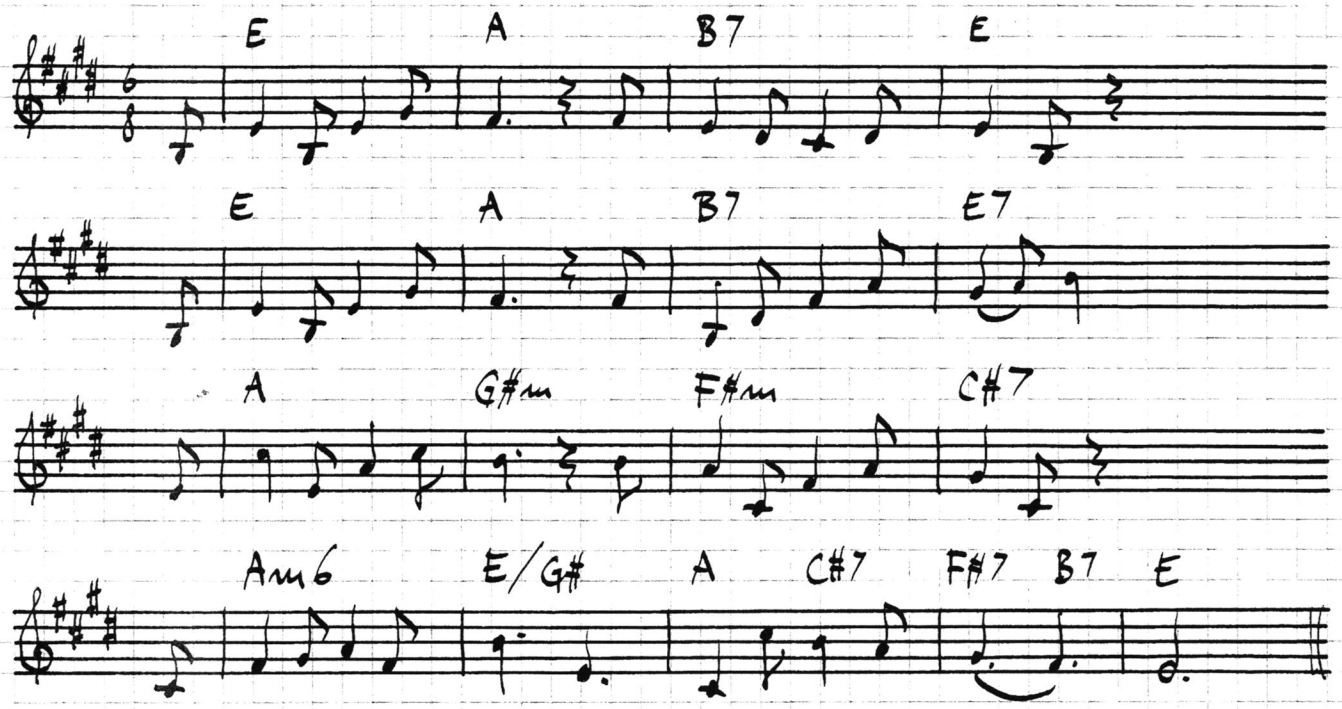
7. -"Sonneur, si tu vois Marguerite
Dans le couvent de Noirmoutier,
Dis-lui que je la félicite
Et que je vais me marier.

8. -"Sonneur, si tu vois Madeleine
Dans la maison de son époux,
Dis-lui que je suis capitaine
Et que je fais la chasse aux loups.

9. -"Sonneur, quand tu verras ma mère,
Va la saluer chapeau bas ;
Dis-lui que je suis à la guerre,
Et que je ne reviendrai pas."

La nonne qui danse

11.10.08 - 12.05.12



Paul Fort . Ballades morvandiotes et nivernaises

1. Son pas était dansant,
Frêne allant à la messe,
Tant il avait d'élan
Et de souple jeunesse.
Son corps était danseur,
Frêne allant à confesse,
Tant son âme avait d'heur
Et son coeur d'allégresse.

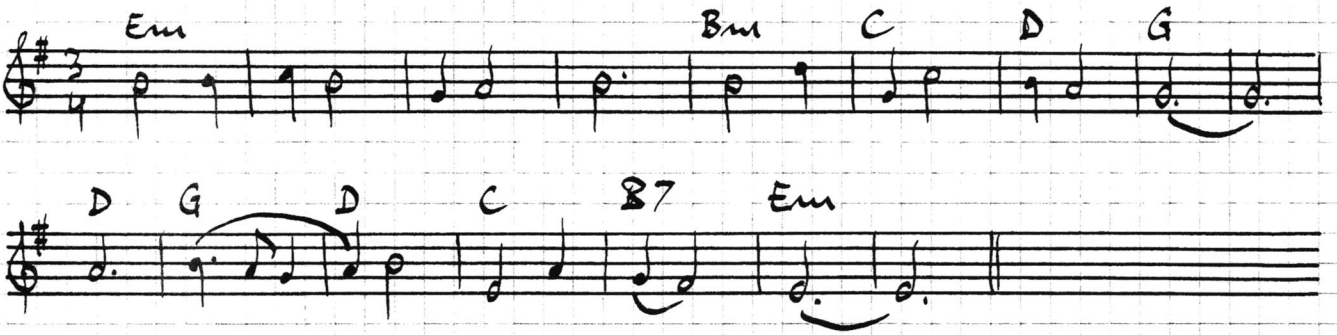
2. Miracle révélé
Tout le long des vacances
Dont je disais troublé :
« C'est la nonne qui danse ! »
Frais printemps que voilà,
Vous entouriez cette ange,
Genêts-ci, lilas-là,
Voiles bleus, guimpes blanches.

3. Entre Roux et Villiers,
Aux fêtes pascalines,
Que vous me troublîez,
O sœur Visitandine!
Quand vous alliez par les
Sentiers, par les villages,
Corps mince fin voilé,
Rose visage sage.

4. Son pas était dansant,
Même allant à la messe,
Tant il avait d'élan
Et de souple jeunesse.
Son corps était danseur,
Même allant à confesse,
Tant son âme avait d'heure
Et son cœur de tendresse.

5. Que dansait mieux encor
La sœur Visitandine
Quand sonnaient dans l'aurore
Les cloches matutines!
Lorsqu'elle s'en ira — plus lent
Dansant devant Saint Pierre :
« Belle, entrez ! », lui dira } même musique — encore plus lent
Celui qui me fera
Jaloux de lui sur terre. — tempo 1

Deux ou trois couples d'Ennuys 13.4.2010



Charles d'Orléans. Rondeau 46.

Deux ou trois couples d'Ennuys
J'ay tousjours en ma maison ;
Desencombrer ne m'en puis ;

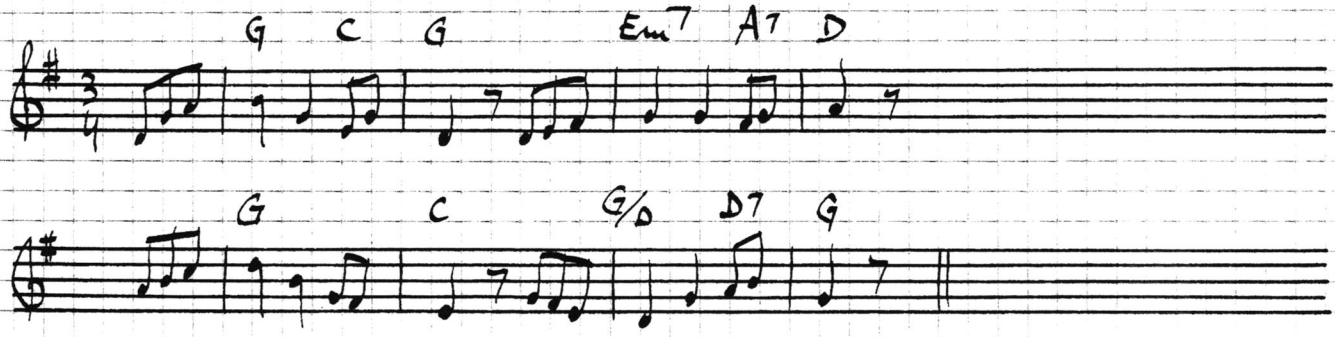
Quoy qu'a mon povoir les fuis
Par le conseil de Raison.
Deux ou trois couples d'Ennuys
J'ay tousjours en ma maison.

Je les chasse d'ou je suis,
Mais en chascune saison
Ilz rentrent par ung autre huis.

Deux ou trois couples d'Ennuys
J'ay tousjours en ma maison ;
Desencombrer ne m'en puis.

(ajouter deux mesures à la fin des strophes)

A ce jour de Saint Valentin 13.4.2010 - 7.3.2012



Charles d'Orléans. Rondeau 50.

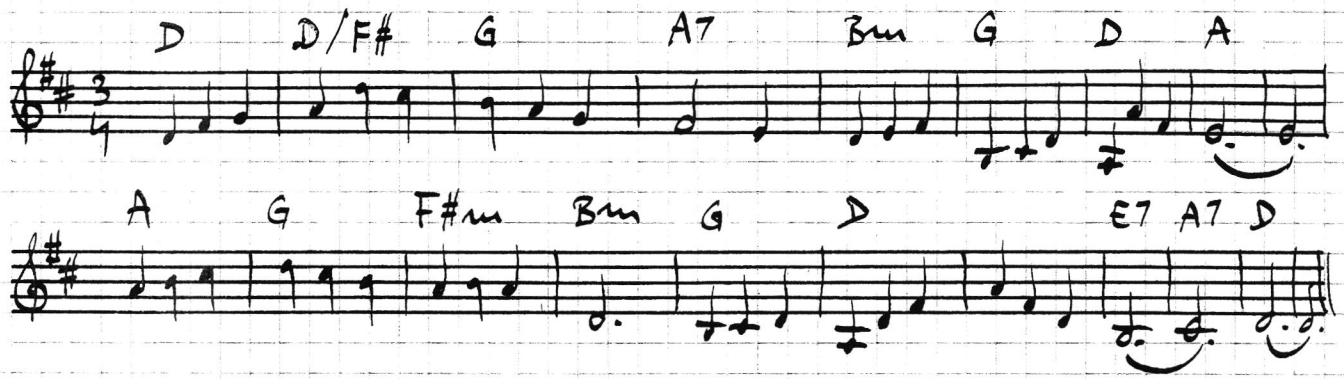
A ce jour de Saint Valentin
Que chascun doit choisir son per,
Amours, demourray je non per,
Sans partir a vostre boutin?

A mon resveillier au matin,
Je n'y ay cessé de penser,
A ce jour de Saint Valentin
Que chascun doit choisir son per.

Mais Nonchaloir, mon medicin,
M'est venu le pouse taster,
Qui m'a conseillié reposer
Et rendormir sur mon coussin.

A ce jour de Saint Valentin
Que chascun doit choisir son per,
Amours, demourray je non per,
Sans partir a vostre boutin?

Par les portes des yeulx et des oreilles

17.4.2010 – 8.3.2012

Charles d'Orléans. Rondeau 186

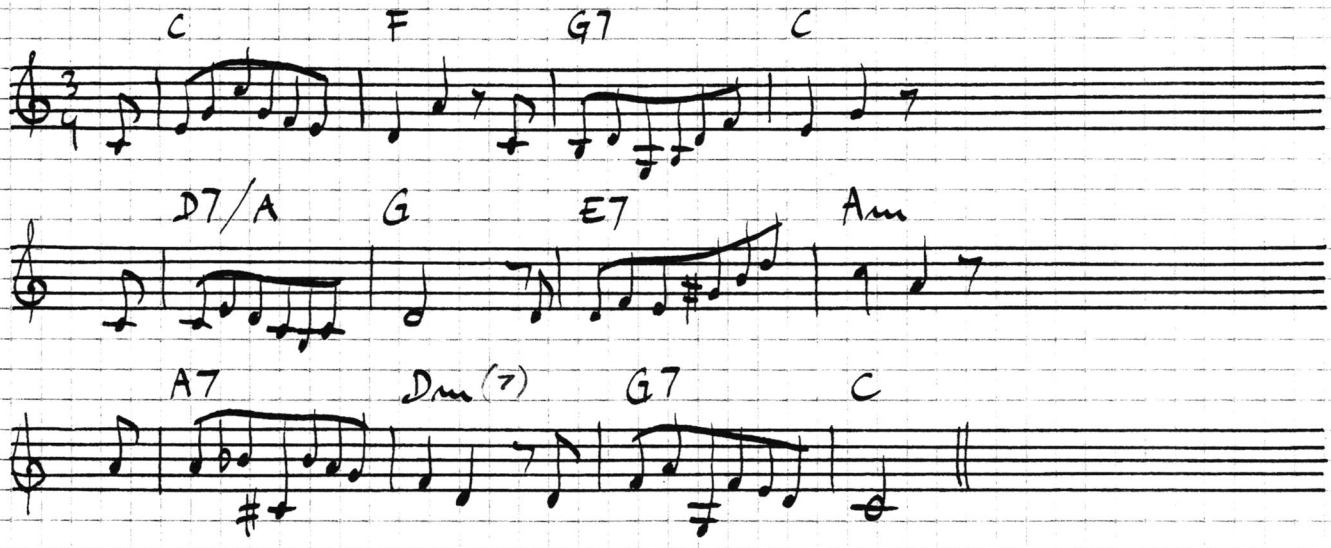
Par les portes des yeulx et des oreilles,
Que chascun doit bien sagement garder,
Plaisir mondain va et vient sans cesser
Et raporte de diverses merveilles.

Pource, mon cueur, s'a Raison te conseilles,
Ne le laisser point devers toy entrer
Par les portes des yeulx et des oreilles,
Que chascun doit bien sagement garder.

A celle fin que par lui ne t'esveilles,
Veu qu'il te fault desormais reposer.
Dy lui : « Va t'en, sans jamais retourner!
Ne revien plus, car en vain te travailles. »

Par les portes des yeulx et des oreilles,
Que chascun doit bien sagement garder,
Plaisir mondain va et vient sans cesser
Et raporte de diverses merveilles.

(ajouter deux mesures à la fin des strophes)

Le poète aveugle 22.1.2012

Antoine Houdar de la Motte . Odes. L'aveuglement 1709

1. Ce n'est plus pour moi que l'Aurore
De ses couleurs enrichit Flore ;
Tout échape à mes yeux, tout fuit.
Phœbus du haut de sa carrière
Ne m'accorde qu'une lumière
Presque aussi triste que la nuit.

2. Ces objets enchanteurs des ames,
Ces yeux, sources des tendres flâmes,
Aux miens n'étalent plus d'attraits ;
L'Amour que vainement j'implore,
Contre l'ennui qui me dévore
Ne sçait plus où prendre des traits.

3. Amour propre, est-ce une imposture ?
Je me flattois que la Nature
M'avait doüé d'un esprit vif ;
Mais dans ma sombre inquiétude,
Une éternelle incertitude
Retient mon enjoüement captif.

4. Dans les yeux je ne peux plus lire
Ce que je dois ou taire ou dire,
Secours qui nous sert mieux que l'Art.
Et mes discours n'ont plus pour guides
Que des reflexions timides
Où les Graces n'ont point de part.

5. Le Pere du commerce aimable,
Dieu qui à tout oublia la Fable,
Le sage, le prompt Apropos,
Ce Dieu par qui seul tout peut plaire,
M'a banni de son sanctuaire,
Sejour unique des bons mots.

---

6. De la société vivante,
Une, moins vive & plus sçavante,
Nous dédommage quelquefois :
Morts célébres, l'Honneur des âges,
Vous revivez dans vos Ouvrages,
Où vous nous instruisez sans voix.

7. Oüy, de l'étude opiniâtre
De ces grands Morts qu'on idolâtre,
J'aurois fait mon plus doux emploi ;
Mais puis-je aujourd'hui d'entreprendre ?
Aux yeux seuls ils se font entendre ;
Helas ! ils sont muets pour moy.

---

8. Eh bien, Aveuglement funeste,
Est-ce assez ? Quel supplice reste
Que par toi je n'aye éprouvé ?
Mais, malgré cette violence,
J'ai dévoré dans le silence
Le fiel dont tu m'as abreuvé.

9. Je vange une plus vive injure ;
Aux yeux de la race future
Tu m'as fait alterer mes Vers ;
Et pour un Poëte sensible
Ce nouveau mal est plus terrible
Que la chûte de l'Univers.

10. Sous la presse scandalisée
Par toi l'Erreur autorisée
Des mots François en fait d'Hebreux ;
Les lettres au hazard s'y rangent,
Et d'un sens certain qu'elles changent
Font un sens faux ou tenebreux.

11. Entend ces Vers sans harmonie,
Victime de ta tirannie,
Qui te redemandent des pieds,
Et dans leurs démarches mal-seures,
Par trop ou trop peu de mesures
Egalement estropiez.

12. Plus l'Harmonie a de quoi plaire,
Et plus l'oreille avec colère
Se révolte contre un faux ton :
Les Vers sont enfans de la Lire ;
Il faut les chanter, non les lire ;
A peine aujourd'hui les lit-on.

13. Combien ignorant nos maximes,
Du repos des vers & des rimes
Rompent le charme seducteur !
Oüy, mon oreille poëtique
Redoute une injuste critique
Encor moins qu'un mauvais Lecteur.

14. Stupide avorton de l'école,
Il ne sçait point à la parole
Donner des tours ingenieux.
Faut-il marcher ? Il se repose,
Et change en languissante prose
Le vers le plus harmonieux.

15. Ainsi ce grossier simphoniste
Qui des tendres airs de Baptiste
N'a jamais senti les beautez,
En feroit, sous ses doigts barbares,
Des airs qui paroitroient bizarres
Aux Graces qui les ont notez.

—

16. Mais, d'un nouveau crime, ma Muse
Pour se justifier t'accuse
A mon siecle, aux siecles suivants ;
C'est toi seul qui me l'as cachée,
Cette ortografe relachée
Qui m'avilit aux yeux sçavants.

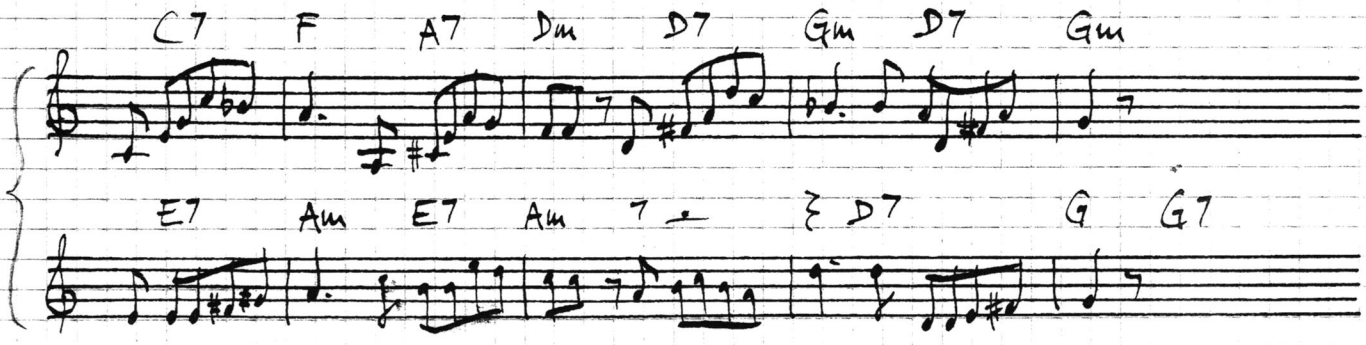
17. Par toi, quel soupçon d'ignorance !
De l'Y grec introduit en France
J'ai masqué l'Ïambe étonné.
Quel Wisigot ou quel Wandale
Eut fait d'un semblable scandale
Frémir le peuple endoctriné ?

18. J'ai dépouillé de l'H antique
L'Enthousiasme poëtique
Parmi nous naturalisé,
Et dans mes pages refractaires,
Privé de ses vrais caracteres
Chaque mot est dépaisé.

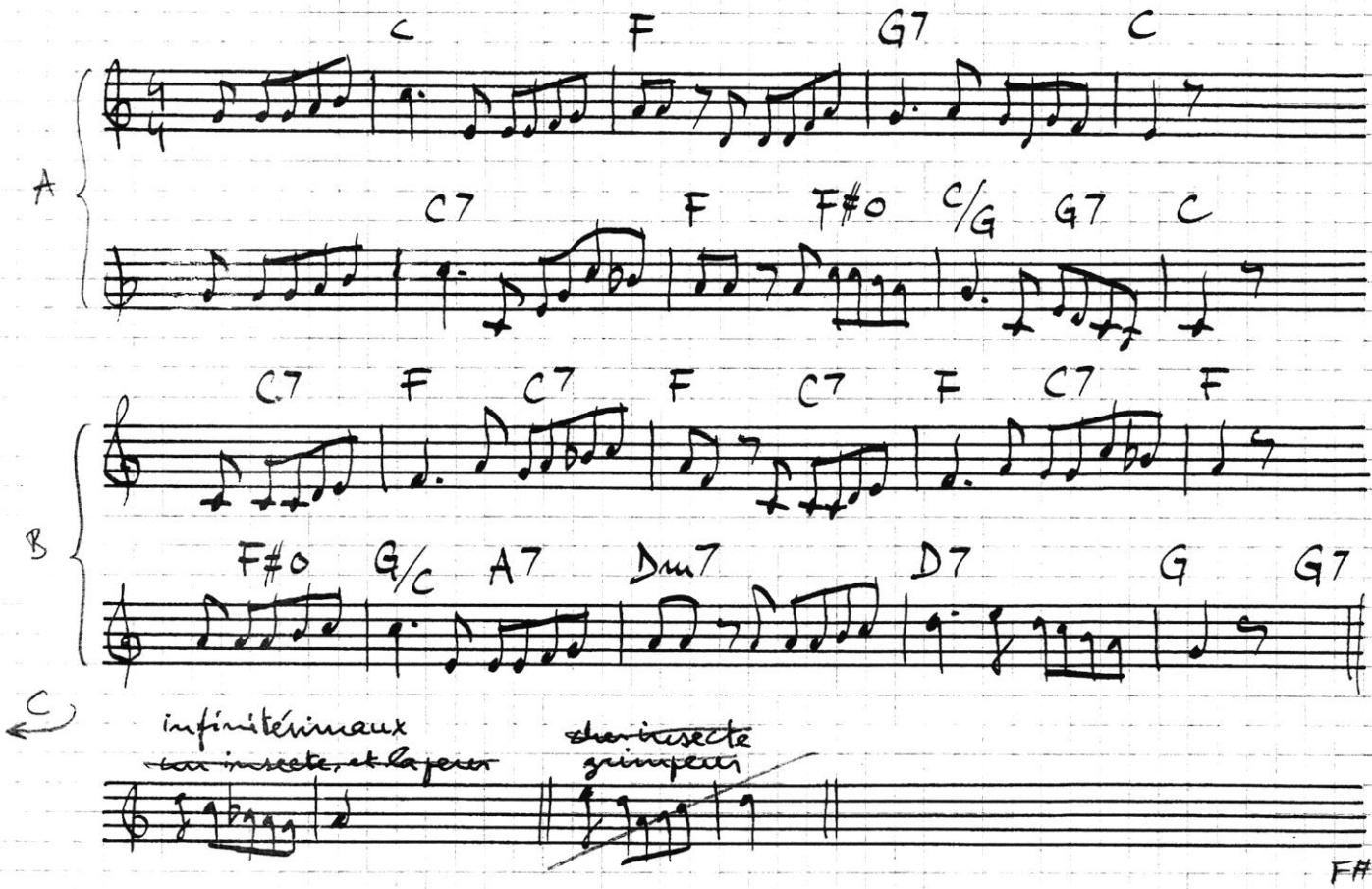
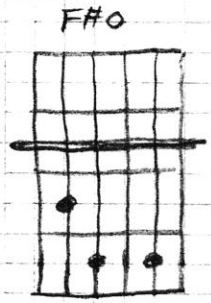
—

19. Heureux encor ! si mes Ouvrages
Avoient seuls souffert tes outrages !
J'aurois pû les abandonner.
Mais que sur ceux qui m'embellissent
Tes noirs attentats rejaillissent,
Je ne puis te le pardonner.

5.10.13



Le souvenir vague (ou les parenthèses)

26.3.2012



Edmond Rostand - Les musardises, II Incertitudes

1. Nous étions, ce soir-là, sous un chêne superbe
(A) (Un chêne qui n'était peut-être qu'un tilleul),
Et j'avais, pour me mettre à vos genoux dans l'herbe,
Laissé mon rocking-chair se balancer tout seul.

Blonde comme on ne l'est que dans les magazines,
(B) Vous imprimiez sur vôtre un rythme de canot;
Un bouvreuil sifflotait dans les branches voisines
(Un bouvreuil qui n'était peut-être qu'un linot).

2. D'un orchestre lointain arrivait un andante
(A) (Andante qui n'était peut-être qu'un flon-flon),
Et le grand geste vert d'une branche pendante
Semblait, dans l'air du soir, jouer du violon.

Tout le ciel n'était plus qu'une large chamarre,
(C) Et l'on voyait au loin, dans l'or clair d'un étang
(D'un étang qui n'était peut-être qu'une mare),
Des reflets d'arbres bleus descendre en tremblotants.

3. Et tandis qu'un espoir ouvrait en moi des ailes
(A) (Un espoir qui n'était peut-être qu'un délire),
Votre balancement m'éventait de dentelles
Que mes doigts au passage essayaient de saisir.

Sur le nombre des plis de vos volants de gazes
(B) Je faisais des calculs infinitésimaux,
Et languissants, distraits, nous échangions des phrases
(Des phrases qui n'étaient peut-être que des mots).

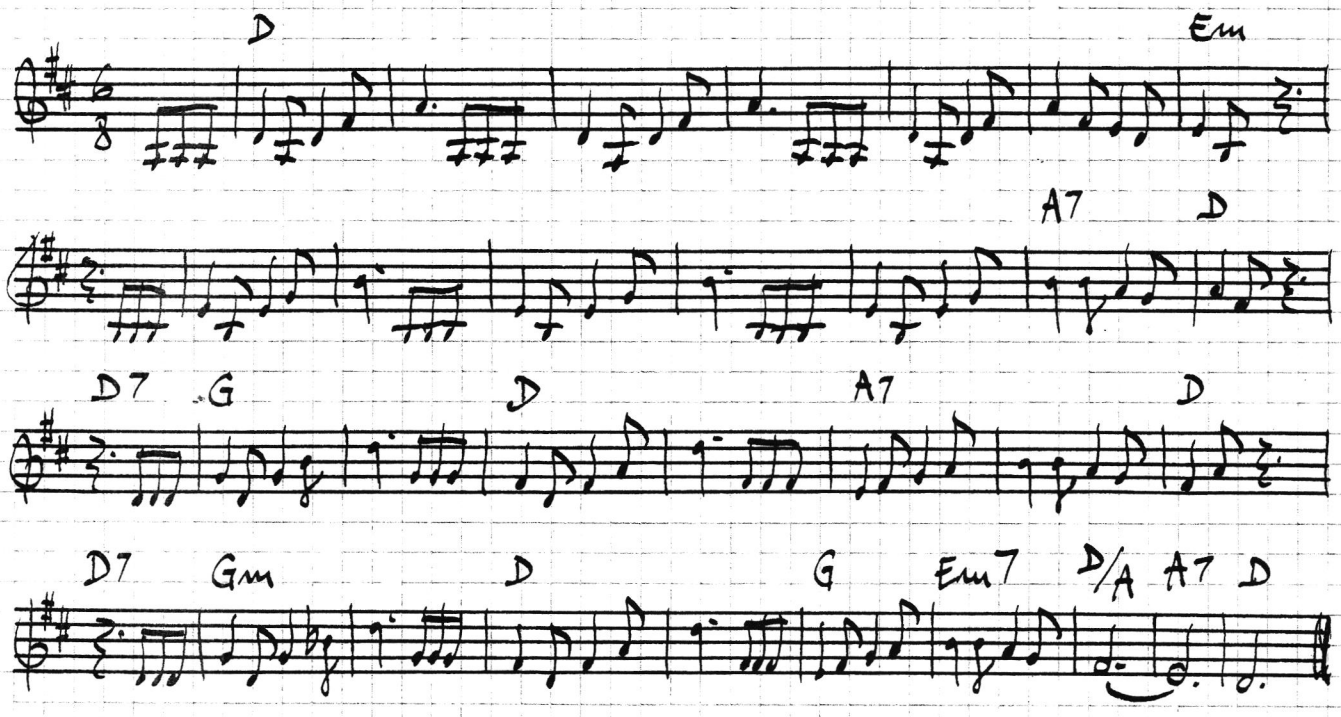
4. Votre chapeau de paille agitait sa guirlande,
(A) Et votre col, d'un point de Gênes merveilleux
(De Gênes qui n'était peut-être que d'Irlande),
Se soulevait parfois jusqu'à voiler vos yeux.

Noir comme un gros pâté sur la marge d'un texte
(C) Tomba sur votre robe un insecte, et la peur
(Une peur qui n'était peut-être qu'un prétexte)
Vous jeta contre moi. - Cher insecte grimpeur!

5. Un grêle rameau sec lavait sur le ciel pâle,
(A) Ainsi que pour me mettre en garde, un doigt crochu.
Le soir vint. Vous croisiez sur votre gorge un châle
(Un châle qui n'était peut-être qu'un fichu).

Da capo. Adagio

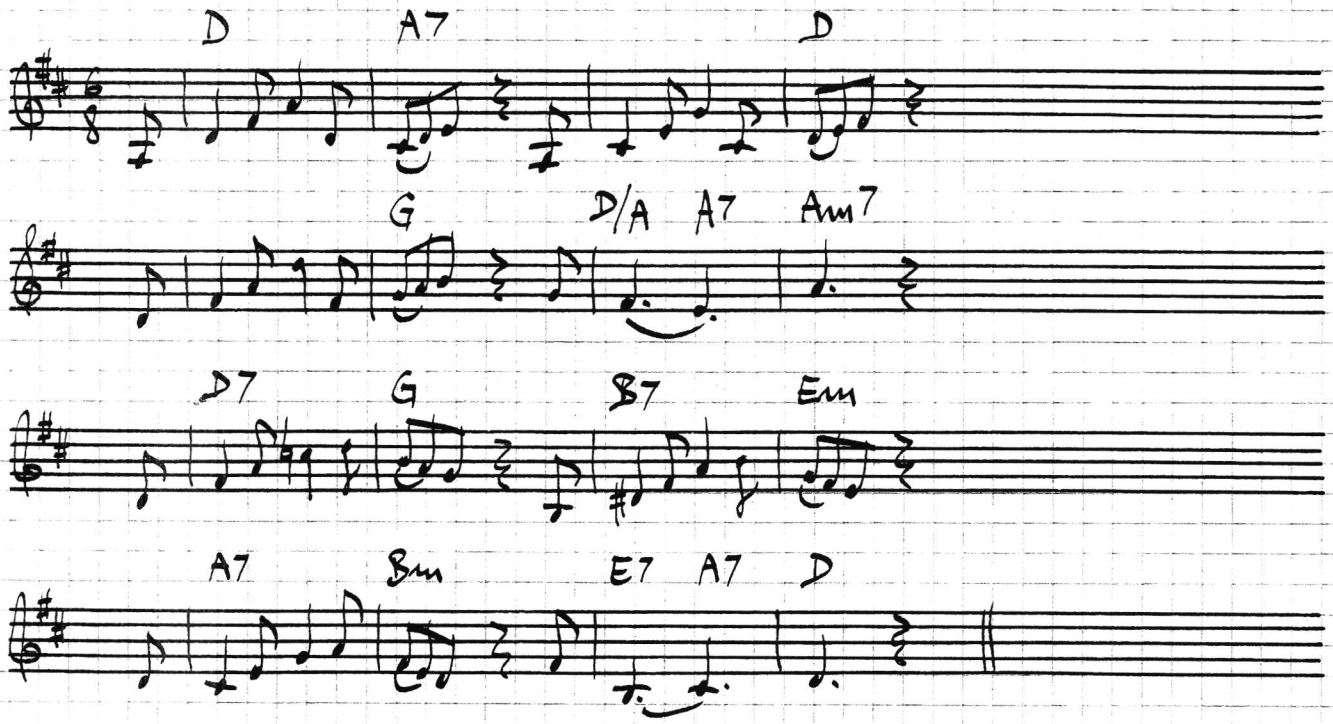
L'ombre nous fit glisser aux pires confidences,
(A) Et dans votre grand œil, plus tendre et plus hagard,
J'apercevais une âme aux profondes nuances
(Une âme qui n'était peut-être qu'un regard).

Les marguerites 26.3.2012

Fernand Sarnette . En passant

1. Dès que par bois et par étangs
Le radieux prince Printemps
Met sa parure des vingt ans
A la nature;
Dès que pour sa grande chanson
L'amour accorde à l'unisson
Les nids du chêne et du buisson
Dans un murmure,
On voit les fervents amoureux,
Comme des pèlerins pieux,
Renouveler, mystérieux,
Les anciens rites.
C'est qu'ils vont pensifs, à pas lents,
A travers les sentiers troublants,
Interroger les fleurons blancs
Des marguerites.

2. Reines sans or, vous fleurissez
Sans apparat près des fossés,
Sous les arbustes enlacés
Au bord des routes.
Et c'est à vous, craintives fleurs,
Que les amants ouvrent leurs cœurs,
Font confidence de leurs fleurs
Et de leurs doutes!
Suivant au hasard son chemin
Et sans songer au lendemain,
L'amour de sa frivole main
Vous a semées.
Ainsi qu'il vous a fait fleurir,
Par l'amour vous devez flétrir,
Et celles qui vous font mourir
Sont les aimées!

3. Combien de craintes et de peurs,
D'espérances et de rancœurs
Vous tenez dans vos frêles cœurs,
Vous, si petites!
Pourtant vous laissez les jaloux
Ravir quelque chose de vous
A chaque mot cruel ou doux
Que vous leur dites.
Mais, hélas! c'est souvent: toujours
Que vous répondez aux amours.
Croyez-m'en, gardez certains jours
Vos lèvres closes.
Au lieu de toujours c'est longtemps
Qu'il faut dire, car le printemps
Sait bien que l'amour n'a qu'un temps
Comme les roses.

La princesse lointaine 27.3.2012

Edmond Rostand · "Chanson de Jaffray Rudel" dans la Princesse lointaine.

1. C'est chose bien commune
De soupirer pour une
Blonde, châtaine ou brune
Traîtresse,
Lorsque brune, châtaine
Ou blonde, on l'a sans peine...
Moi, j'aime la lointaine
Princesse!

2. C'est chose bien peu belle
D'être toujours fidèle,
Lorsqu'on peut baiser d'Elle
La traîne,
Lorsque parfois on presse
Une main qui se laisse...
- Moi j'aime la Princesse
Lointaine.

3. Car c'est chose suprême
D'aimer sans qu'on vous aime,
D'aimer toujours, quand même,
Sans cesse,
D'une amour incertaine,
Plus noble d'être vaine...
Et j'aime la lointaine
Princesse.

4. Car c'est chose divine
D'aimer quand on devine,
Rêve, invente, imagine
A peine...
Le seul rêve intéresse,
Vivre sans rêve, qu'est-ce?
Et j'aime la Princesse
Lointaine!

1. La fleur et le papillon
2 Le trouble-fête
3 Les yeux
4 Chanson de pirates
6 Lorsque l'enfant paraît
8 Je ne me mets pas en peine
9 Cassandre
10 Le doigt d'Eve
11 Vieille chanson sur un nouvel air
12 Rose
14 Ballade des pendus
16 L'araignée et l'ortie
18 Les enfants morts
20 La chanson du spectre
22 Fort en thème
24 La prisonnière et le chevalier
26 Le grenier
28 Les clefs du Paradis
30 La mort subite
32 Un arc de triomphe
34 Le Bon Dieu
36 La métempsycose
38 La mort du diable
40 Adieux au monde
42 Maudit printemps!
44 La fille du fossoyeur
46 L'orgue
47 La chanson de ma mie
48 Janvier
49 Eldorado
50 La casseuse de sabots
52 Renouveau
53 Le vieux mendiant
54 Les cheveux des blondes
55 Le sacrilège impuni
56 Bon conseil aux amants
58 Le pauvre gâs
60 Le vieux trouvère
62 Le fondeur de canons
64 Ma foy je m'en enmerge
66 Non vous ne voulez pas
67 Il faut nous aimer vivants
68 Le gars qui a perdu l'esprit
70 Les trois hussards
72 La nonne qui danse
74 Deux ou trois couples d'Ennuys
75 A ce jour de Saint Valentin
76 Par les portes des yeulx
et des oreilles
77 Le poète aveugle
82 Le souvenir vague
(ou les parenthèses)
84 Les marguerites
86 La princesse lointaine